

Premier Jour:

Ce n'est pas bien de rêvasser au volant, n'importe quel gendarme vous le dira. Mais cette interminable ligne droite entre Domfront et la Ferté-Macé je la connais depuis toujours. Ce n'est certes pas une excuse pour se laisser aller, c'est pourtant ce que je fais en cette maussade après midi de fin d'hiver. Vous savez, une de ces après-midi pluvieuses où l'ennui vous taraude et que vous cherchez désespérément un truc à faire, quelque chose qui vous fera oublier la grisaille du dehors. Alors j'ai pris la voiture direction la Ferté avec l'idée de pousser jusqu'à Bagnoles de l'Orne, voir si des fois il y aurait autour du lac et du casino un peu plus de vie. Avec de la chance j'y trouverai aussi une librairie car le roman que je lis actuellement touche à sa fin et rien ne m'angoisse davantage que l'idée de me retrouver sans lecture le soir venu. Surtout un soir de fin d'hiver aussi triste. Je me promets aussi de m'asseoir à la terrasse couverte d'un salon de thé avec de préférence une vue sur le lac et ses cygnes gracieux afin d'y déguster une de ces tasses de chocolat chaud qui constituent ma gourmandise favorite.

Plus d'attache, Clarisse et moi nous nous sommes séparés il y a deux semaines, une rupture à l'amiable: je sais qu'elle n'est pas loin et elle de son côté peut compter sur ma présence discrète. Nos caractères étaient trop indépendants, le sien comme le mien, alors plutôt que de se marcher sur les pieds nous avons décidé que nos chemins suivraient deux parallèles. Nous avons longtemps hésité sur l'attitude qui devait être la notre, ne croyez pas que nous n'avons plus de sentiments l'un pour l'autre, non, juste un besoin de refaire le point chacun de son côté.

Les premiers jours de notre séparation ont été des plus moroses, petit pincement au cœur, manque évident, mais peu à peu je m'habitue malgré le cafard qui m'envahit par des jours tristes comme celui-ci. Quand ça me prend, je me plonge dans la préparation de mes cours ou bien la correction de copies. La belle Clarisse me manque parfois, et un petit

coup de fil pour lui demander comment ça va n'est jamais exclu.

Je sais qu'elle ressent le trouble dans ma voix et de mon côté je ressens aussi son émoi. Mais bon, nous nous sommes donné six mois au moins, au terme desquels nous referons le point, pour envisager peut être autre chose, une autre aventure...ensemble... qui sait?

Oui décidément, il me faut à tout prix trouver un moyen de rendre cette journée plus souriante sous peine de plonger bientôt dans une neurasthénie et une déprime sans fond. Alors j'ai pris la route, cette immense ligne droite qui fend la forêt d'Andaines et qui m'angoisse bien un peu depuis toujours. Des grands sapins, des feuillus décharnés, qui prennent dans le jour gris et humide des aspects inquiétants. Une brume nimbe les troncs et réduit la visibilité aux abords immédiats de la route. Il tombe une bruine fine comme seule la Normandie sait en produire, froide, tenace, et qui obscurcit encore le paysage forestier. Vivement que j'atteigne Bagnoles, il y a toujours des touristes la bas, de la vie, des êtres vivants que vous regardez vivre et qui par la même, donnent un sens à votre propre vie. Il n'est pas sur que j'entame une conversation, mais je me serais rassuré en regardant vivre mes contemporains. Alors ça vaut quand même le coup de traverser cette sombre forêt pour un peu de lumière.

J'ai allumé les lanternes de la voiture histoire de me faire voir des autres conducteurs, les pneus chuintent sur l'asphalte mouillé, une vraie ambiance pour mener droit au cafard. Le brouillard se fait plus dense, je passe en codes, j'y ajoute les anti brouillard qui ne changent guère ma vision. Une vraie purée de pois qui me fait ralentir sérieusement. Tout autour de moi le paysage disparaît dans le flou et si je ne connaissais pas la route, droite à n'en plus finir, je m'arrêteraï sur le bord.

C'est d'ailleurs ce que je suis pratiquement obligé de faire tant le brouillard devient épais, je roule au ralenti en me demandant s'il est bien raisonnable de poursuivre. Je vois à peine le bout de mon capot, le halo de mes phares se perd dans les myriades de gouttelettes qui forment un mur en face de moi. Je n'aurais jamais pu imaginé une telle opacité. Mes essuie-glaces balaient le pare brise avec un petit bruit obsédant. Je pense désormais à faire demi tour, mais est-ce raisonnable? La manœuvre

me paraît risquée, je n'ai pas une notion précise de la largeur de la route, et puis si un autre automobiliste survient en face de moi le télescopage est assuré. Alors j'avance au pas dans le coton, guettant le bord de la route que je devine plus que je ne le vois. Non, sérieusement, il me faut m'arrêter, ça n'a plus de sens de continuer ce chemin dans ces conditions.

A moins que, on dirait que le brouillard s'éclaircit, il est moins dense. Qu'est-ce à dire? Je continue, toujours au ralenti, pas de doute la brume devient de plus en plus claire. Moins compacte aussi dirait on. Je distingue le bas coté maintenant, les herbes sèches.

Les herbes sèches? En Normandie, en hiver?

J'avance lentement dans une vapeur de plus en plus légère, en levant le nez je distingue à présent des bribes de ciel d'un bleu lumineux. Quelle drôle de météorologie, le changement climatique n'est pas une illusion!

Maintenant je commence à discerner un paysage, sur ma droite il me semble qu'il y ait un bois de sapins, sinon la route se poursuit longue et rectiligne à travers une plaine aride. Ce n'est pas ma Normandie ça, c'est autre chose!

Il fait assez clair maintenant, j'arrête la voiture sur le bas coté du chemin. Je ne reconnais pas ce paysage, j'ai beau écarquiller les yeux, essayer de faire appel à ma mémoire, je ne me souviens de rien de semblable. J'ouvre la portière et je descends de voiture. De l'autre coté de la route une barrière métallique barre l'entrée d'un chemin de servitude. Je traverse la route, il y a une pancarte sur la barrière, je m'approche pour la lire: «Rocky Mountains ELK Foundation».

Bon, je sais bien que les américains ont débarqués dans le coin, mais je ne savais pas qu'ils y avaient fait souche! Je me retourne pour mieux appréhender le panorama. Une plaine, ou peut être un plateau, on voit les montagnes au loin qui bordent l'immense surface plane et on imagine assez bien la route menant à ces montagnes. Mais on peut à peine l'appréhender tant le chemin pour y parvenir est long et se noie dans la ligne d'horizon. La plaine est herbue, une herbe longue et sèche courbée par le vent. Dans des coins encore plus arides, on y distingue un bush de région semi désertique. Au loin de petits points noirs que j'identifie comme étant un troupeau. En y regardant mieux, il y a des troupeaux disséminés un peu

partout.

Mais il y a quelques chose d'insolite sur la plaine, de grandes antennes paraboliques tournées vers le bleu du ciel. Leurs grandes carcasses métalliques parsèment ici et là le sol aride. A côté des antennes il y a des rails qui quadrillent l'espace brûlé par le soleil. Tout un réseau de rails de chemin de fer. L'ensemble est étonnant, insolite en ce lieu si désolé, comme oublié aux premiers âges du monde où pourtant émerge le futurisme de ces paraboles.

Je ne suis plus du tout dans l'ambiance Normandie en fin d'hiver mais plus vraisemblablement dans le far-west grillé par l'été.

Je regarde sans comprendre les dizaines d'antennes qui interrogent le ciel, certaines posés sur leurs rails. Parfois elles se déplacent avec une lenteur majestueuse, le spectacle est si particulier, le lieu si étrange. Je ne dirais pas inquiétant, mais particulier sûrement, oui.

J'appréhende ce nouvel univers d'un regard circulaire. Le bois de sapins près duquel je me suis garé, la barrière métallique et son chemin qui ne mène nulle part, la plaine entre bush et prairie avec les montagnes dans le fond, les troupeaux que l'on devine au loin entre les immenses antennes paraboliques. Mais où suis je donc arrivé?

Je finis mon inspection circulaire pour retomber sur ma vieille BX Citroën rouge garée sagement au bord de la route, le moteur tourne toujours et le bruit des essuie-glace me revient aux oreilles, l'insolite de la situation me saute au visage. L'hébétude me saisit, je regarde la voiture sans comprendre tant elle paraît incongrue dans ce décor. La tête me tourne, je m'appuie à la barrière pour rester debout, le souffle court. J'essaie de me raisonner, ce doit être un rêve, plutôt un cauchemar. Paniqué je regarde à droite, à gauche, rien ni personne. Je prends mon élan pour courir vers mon auto, persuadé qu'une fois à l'intérieur tout redeviendra comme avant, comme dans un cocon protecteur et familier.

J'y vais, je cours les bras en avant. Heureusement la route est assez étroite, en quatre enjambées me voilà de l'autre côté, ouvrant ma portière à la volée. Bing! je me cogne la tête au montant de portière avant de m'affaler sur le siège où je m'écroule à moitié assommé, ça n'arrange pas mon équilibre cérébral. Je ferme les yeux, la tête dans les mains,

penché sur le volant je ne veux pas voir le panorama autour de moi, je veux revoir ma Normandie!

Le calme revient peu à peu, je maîtrise davantage mon sentiment de peur, j'ose glisser un regard entre mes doigts, suis-je revenu dans la forêt d'Andaines?

Mes yeux balaient la route en face de moi. C'est lumineux comme en plein été, au loin la route tremblote sous la chaleur du jour. Il me faut à nouveau affronter le fait que je ne suis plus en Normandie. Abasourdi, je reste là un long moment. De temps à autres des voitures passent, parfois dans un sens parfois dans l'autre, ce n'est pas un trafic intense mais la plaine n'est pas vide. Les automobilistes me jettent des regards au passage, en fait c'est surtout la voiture qu'ils regardent, une BX en ces lieux ce ne doit pas être courant. Je suis engourdi, je ne réagis pas, je pourrais sortir et leur faire signe, leur demander de l'aide. Inversement ils pourraient aussi s'arrêter non? Me demander ce que je fais là! Mais pourquoi s'arrêteraient ils? Ai-je l'air en détresse? Extérieurement non probablement, même si tout mon intérieur bouillonne de points d'interrogations. Les interrogations d'un individu ne sont pas forcément perceptibles, il me faut prendre sur moi et affronter ce qu'il m'arrive.

Je prends une grande goulée d'air, une fois deux fois, trois fois. J'expire lentement, il faut que je sache où je suis et ce que je fais là.

«Reprends tes esprits» me dis je.

Engager une vitesse, mes mains tremblent un peu, accélérer doucement en embrayant. Le moteur se met à ronfler. A la bonne heure!

Un regard au rétro, rien ne vient, une vitesse, une autre, j'avance lentement pour appréhender le lieu où je me trouve. La plaine semble immense, je dépasse le bois de sapin et mon horizon s'élargit, devant moi une route part sur la droite au milieu des antennes. Je la prends, je m'avance au plus près de l'une d'elles. Je m'arrête à nouveau, je contemple la construction métallique complexe, elle doit bien faire plus de vingt mètres de diamètre. Que ce passerait il si j'en faisais le tour? Je me risque à redescendre de la voiture. Partout le silence, juste troublé par le vent qui court et se prend dans l'enchevêtrement métallique pour en sortir une symphonie pour les temps futurs.

Je marche vers elle, me voila au pied de l'engin. Je lève le nez, impressionné par l'oreille qui écoute le ciel. Rien ne se passe, hormis le bruit du vent dans la structure. Un peu plus loin, des vaches paissent, paisibles. Je suis partagé entre deux visions: la tranquille pastoralité des troupeaux et le futurisme des antennes tournées vers l'espace. Le soleil baigne la scène, il est moins chaud qu'il n'y parait et malgré mes vêtements d'hiver, je me prends à frissonner. Ce n'est donc pas l'été! J'aimerais partager mon émotion avec la belle Clarisse, à deux il est plus facile d'affronter l'inconnu, on s'épaule n'est-ce pas le sens profond du couple, échanger avec elle mes impressions, mes interrogations. Nous rassurer ensemble, peut être trouver refuge dans les bras, l'un de l'autre. Il me manque des bras où me réfugier, une épaule où poser mon front et fermer les yeux, le frisson de tout à l'heure était sans doute aussi un frisson de solitude.

Mais je suis seul, pas de Clarisse ni qui que ce soit sur cette plaine immense.

Je fais le tour de l'antenne, je marche sur une herbe qui pousse entre la pierraille, pas de terre véritable, une espèce de pierre volcanique, couleur noire ou brique. Je reste la un moment sans plus de solution à mon problème, avant de faire demi tour et reprendre la voiture. Je reviens vers la route qui traverse le paysage. Arrivé au carrefour je tourne à droite et j'accélère. Cette ligne droite est encore plus longue que celle de la foret d'Andaines, en tout cas je l'imagine ainsi.

De temps en temps des bouquets d'arbres parsèment le bush, on y a créé des espaces de pique nique avec barbecue et tables, très à l'américaine. Je serais donc de l'autre coté de l'Atlantique? Mais comment? Quand aurais-je trouvé le temps de traverser l'océan? J'étais dans la brume normande de fin d'hiver et me voila sous le soleil d'une plaine au far-west, par quel prodige?

J'ai trop d'interrogations en tête pour me concentrer vraiment sur la conduite, trop énervé aussi d'être dans le mystère. Je regarde intensément ce qui m'entoure, heureusement que la route est droite.

Soudain mon attention est attirée par une ombre au bord du chemin. Un homme est planté la, il tend son pouce. Je n'hésite pas une seconde, j'ai

trop besoin de savoir et cet homme-la saura sûrement éclairer ma lanterne.

Le gravier du bord de route crisse sous les pneus quand je m'arrête. Le type court vers la voiture, c'est un petit homme âgé et replet qui se penche à la vitre passager et me fait signe, puis il ouvre la portière. Son teint de peau me fait plutôt penser à un mexicain, il est même si sombre qu'il est probable qu'il aie des ancêtres venus d'Afrique.

Nous nous penchons l'un vers l'autre, il me sourit sous son Stetson.

_ «You're going to Socorro?»

_ «Heu...Yes!»

Il s'assoit près de moi en me tendant sa main.

_ My name is Lonnie Zamora.

_ Heu....I'm Evariste...

Mon émotion est trop grande pour préciser davantage mon identité. Il apparaît bien que j'ai franchi l'océan Atlantique sans m'en rendre compte. Le vieux type se penche un peu vers moi: D'où êtes vous? me dit il.

_ De France, je viens de France.

_ En vacances au Nouveau Mexique?

_ Heu...non! Enfin oui.

Il faut bien que je trouve une justification à ma présence ici, alors en vacances ou non, quelle importance, et puis il me livre une information essentielle pour moi, je suis au Nouveau Mexique! J'essaie de situer l'endroit dans ma tête, je mémorise la carte des Etats Unis et je visualise vaguement où ça se trouve sans plus de précision.

Le vieux type plisse les yeux, il se pince l'arête du nez entre deux doigts mon hésitation lui a mis la puce à l'oreille.

_ Vous savez me dit il, je suis un ancien flic, j'étais en poste à Socorro dans les années soixante.

Je me tiens sur mes gardes, c'est bien ma chance de tomber sur le seul flic à cent bornes à la ronde! Ce type va finir par trouver bizarre qu'un français se balade comme ça au Nouveau Mexique. Il regarde autour de

lui avec intensité.

_ Drôle de voiture, finit il par marmonner, on n'en a pas de pareil ici, c'est quelle marque?

_ Heu...Citroën je lâche d'un trait.

Zamora me jette à nouveau son regard suspicieux:

_ On a pas ça chez nous, vous l'avez fait venir pour vos vacances?

_ Oui, oui, c'est ça!

_ Vous n'auriez pas payé moins cher une location?

_ Heu... Je suis très attaché à ma voiture !

_ Ok lance t-il mais je sens bien qu'il n'est pas convaincu.

_ Chacun fait comme il veut rajoute t-il sans plus de conviction.

Je sens bien que je suis déjà suspect aux yeux de l'ancien policier, je sais aussi que ces gens la ne décrochent jamais totalement et il pourrait appeler ses collègues pour leur signaler un drôle de zèbre en liberté dans la pampa!

Pour faire diversion je lui montre les antennes d'un geste:

_ C'est quoi ça?

Zamora jette un regard vers les grandes constructions disséminées sur la plaine.

_ V.L.A.

_ Pardon?

_ V.L.A. Very Large Array. Des radiotélescopes pour sonder l'espace.

Je médite ce qu'il vient de me dire, pourquoi je me retrouve soudain projeté auprès d'instruments scientifiques aussi impressionnants?

_ Vous voyez le bâtiment la bas, au milieu de nulle part?

Je tends le cou pour apercevoir ce que Zamora me désigne.

_ Ok je vois.

_ C'est la qu'a été tourné le film «Contact»

Devant ma moue dubitative, Zamora éprouve le besoin de me rafraîchir la

mémoire.

_ Vous ne connaissez pas ce film avec Jodie Foster? Un film d'anticipation où des scientifiques essaient d'établir un contact extra terrestre.

_ Ah! Oui, maintenant que vous le dites. Ouais, j'ai vu ce film.

_ Bien, bien. Il vous a plu?

_ Oui autant que je m'en souviens, je ne suis pas un grand spécialiste de cinéma mais je l'ai vu effectivement. Mais où sommes nous exactement?

_ Cette plaine s'appelle la plaine de San Augustin, nous sommes à l'ouest de Socorro. Mais dites moi, vous avez l'air complètement perdu, vous voyagez sans carte de la région?

Que puis je lui dire de vraisemblable? Je fouille rapidement dans les méandres de mon cerveau, mais rien de bien probant ne me vient à l'esprit.

_ C'est que ...je Je ne sais pas pourquoi je suis là!

Voilà, c'est sorti spontanément. Je me fais tout petit derrière mon volant, attendant la réaction du vieux flic.

_ Qu'est-ce que vous racontez là!

_ Je... j'étais parti pour une promenade à Bagnoles de l'Orne vous savez, et voilà que je me retrouve ici!

_ Une balade où?

_ Bagnoles de L'Orne, c'est en Normandie, en France.

Zamora se tourne vers moi et me scrute derrière ses petits yeux sombres et curieux.

_ Vous voulez dire que ce matin vous êtes parti vous balader en voiture, vous étiez en France, vous alliez à...où déjà?

_ Bagnoles de l'Orne, en Normandie.

_ En Normandie, ouais, là où on a débarqué pas vrai?

_ Exactement.

Il marque un temps, me fixant de son regard brillant.

_ Et tout à coup vous êtes là! Au Nouveau Mexique, tout près du V.L.A.

_ C'est à peu près ça ouais, dis je la gorge sèche. Vous ne me croyez pas?

Zamora ne me répond pas, il se repince le nez entre deux doigts. Maintenant il fixe la route qui défile. Nous atteignons visiblement le bout du plateau et la route commence à tourner, épousant les contreforts montagneux qui se profilent. La circulation est plus que fluide, peu de trafic, des camions qui montent vers la plaine alors que nous descendons. Paysage de montagne, plus verdoyant que tout à l'heure, la route tourne en longs virages au flanc des monts. Nous passons de vallées en vallées, pas si escarpées que ça finalement, pour suivre en fin de compte un vallon verdoyant. Si l'endroit est vert, les monts tout autour gardent leur aridité, on y voit des buissons poussant entre la rocaille. Une ville est annoncée: Magdaléna.

Zamora tend son doigt vers la pancarte:

_ On peut s'arrêter pour déjeuner si vous voulez.

Au fond oui, pourquoi pas. Toutes ces émotions m'ont fait oublier toute sensation de faim, de soif. Le fait d'en parler me ramène à la trivialité des choses terrestres. Je regarde la montre au tableau de bord, elle marque dix neuf heures trente. Zamora a suivi mon regard, il me montre la pendule du menton:

_ Elle est à l'heure?

_ A l'heure de la France en tout cas, j'ai vérifié à ma montre bracelet, et vous, quelle heure avez-vous?

_ Onze heures trente, mais il se trouve que ce matin je n'ai pas mangé grand-chose et j'ai une petite faim.

_ Au fait que faisiez vous sur le plateau tout à l'heure?

_ J'ai visité un copain qui vit la haut avec ses troupeaux et j'ai l'habitude de faire du stop pour monter le voir et pour revenir, donc.

Une nouvelle ligne droite à perte de vue en légère montée nous mène à Magdaléna que nous atteignons dix minutes plus tard.

Le bled n'est pas des plus accueillant. La route fend le village en deux, de part et d'autre on voit des baraquements typiques américains alignés dans

des rues tracées au cordeau. Des baraquements pauvres aux peintures passées et écaillées, dans les jardins, ou se qui en tient lieu il y a des carcasses de voitures et autres ferrailles improbables.

Ponderosa restaurant annonce l'enseigne au bord de la route. Zamora me fait signe de m'y arrêter. Je gare l'auto et nous descendons de mon véhicule qui aussitôt s'avachit dans un doux chuintement hydraulique. Zamora regarde la voiture se dégonfler avec des yeux incrédules.

_ C'est quoi ce truc?

Je souris

_ c'est la suspension hydraulique qui se relâche.

_ Elle va repartir? Demande t il inquiet.

_ Sans problème!

Après cet intermède mécano-comique nous nous dirigeons vers le restaurant. Mon compagnon de route pousse la porte en proférant un «Hi» qui a le dont de ranimer la fille blonde, un brin négligée qui rêvassait avachie derrière le comptoir. «Hi» répond elle avec moins de conviction en nous apportant les menus après que nous eussions choisis nos places. Pour Zamora sans problème c'est un «burger» alors que j'hésite encore sur ce qui me paraît le plus comestible à un français moyen. J'opte pour une salade et la fille emporte nos commandes en même temps que ses menus.

Zamora semble se perdre alors dans une rêverie tandis que son regard erre dehors sur le parking du restaurant. Pour ma part je regarde autour de moi, le dépaysement est assuré. Moi qui voulais me retrouver à Bagnoles dans un salon de thé chic buvant du chocolat, me voila au Nouveau Mexique attablé dans un restaurant improbable, même pas typique, une musique country en fond sonore, perdu dans un bled qui ne l'est pas moins avec un ancien flic du coin. Comment voulez vous que je m'y retrouve! Je suis sonné, KO debout et incapable de raisonner plus avant. Je dois avoir l'air bête face à cet homme qui lui-même doit se demander à qui il a affaire. Alors mes pensées retournent vers Clarisse, il me faut bien une bouée, une espérance. Nous avons eu tort de nous séparer, tout à coup l'évidence me saute aux yeux alors que je suis là, seul et désemparé dans ce pays lointain, face à un type qui lui aussi m'est inconnu. Le

sentiment que j'éprouve à ce moment est proche du désespoir. Il faut que je rentre au plus vite pour le lui dire. Mais comment faire? Il va se poser des tas de problèmes, d'abord je suis entré illégalement aux US et ils ne rigolent pas avec ça nos amis amerlocs! Pas de passeport et donc pas de petite carte verte qu'il vous fournissent à la douane. Et puis j'ai pas de fric, pas de dollars et peu d'euros sur moi. J'ai bien une carte de crédit, mais bon, je ne sais pas s'il y a une banque dans ce bled.

_ Moi aussi je les ai rencontré!

_ Pardon?

Zamora a un rictus triste au coin des lèvres, de son doigt pointé vers le haut il me désigne quelque chose, mais quoi. Bêtement je lève le nez au plafond.

_ Les extra terrestres!

J'ouvre des yeux ronds pour le dévisager comme s'il venait de prononcer une insanité.

_ Non mon gars, je ne suis pas cinglé!

_ Les extra terrestres?

_ Oui! Une longue et vieille histoire. Comme je vous l'ai dit j'ai été flic dans le temps à Socorro, dans les années soixante. C'était en soixante quatre je crois, en Avril il me semble. J'ai tellement raconté cette histoire que je ne me souviens plus bien. C'était en fin d'après midi, je revenais de patrouille et je garais ma voiture devant le commissariat. Un type est passé en bagnole a une vitesse dingue. Je ne pouvais pas laisser passer, je suis remonté en voiture j'ai actionné ma sirène et je me suis mis en chasse. Mais il roulait vite l'enfoiré, on a quitté le bled en vitesse, moi toujours à ses trousses. On était dans le bush, comme ici me dit il d'un mouvement de menton vers l'extérieur.

Soudain j'ai vu une lueur sur la droite, comme un feu, une lueur aux reflets bleus. Je savais que dans ce coin il y avait une cabane où était entreposé des explosifs. Bien évidemment je me suis dit que ça venait de la cabane et que je ferais mieux d'aller voir ce qui s'y passait, peut être une bagnole en feu? J'ai pris le chemin de terre pour me diriger vers la lueur et j'ai débouché dans un espace assez plat, et j'ai vu un drôle d'engin

illuminé, à peu près de la taille d'une auto, mais ce n'en était pas une. J'ai freiné à mort avant de m'arrêter.

Zamora me regarde en souriant:

Je devais avoir l'air aussi futé que vous en ce moment! Non, bien pire, j'étais complètement affolé en fait. Imaginez vous que je débarquais en pleine science fiction sans crier gare dans une voiture de patrouille de la police. Je suis resté la un moment sans bouger, me demandant si je rêvais et surtout quand j'allais me réveiller. Mais point de réveil, j'étais dans la réalité, une autre réalité. J'ai tendu la main vers ma radio et j'ai appelé les collègues en signalant ma position et en leur décrivant ce que j'avais sous les yeux.

Ensuite j'ai vu ces petits bonhommes près de l'engin ovoïde, ils étaient deux, vêtus de blanc et lorsque je suis descendu de voiture je crois qu'ils se sont affolés et ils sont remontés en vitesse dans leur engin, la peur de l'uniforme sûrement!

Et puis leur bidule a produit de grandes flammes bleutées, j'ai eu peur et je me suis jeté au sol, j'ai cru à une explosion. En plus du feu il produisait un ronronnement sourd et puissant, j'ai suivi son élévation et son départ vers le sud-est. C'est juste à ce moment la que j'ai vu, et surtout entendu arriver Sam Chavez toutes sirènes hurlantes. Comme moi il a freiné à mort dans la poussière et il est sorti comme un diable de sa boîte. «Qu'est-ce qui t'arrive Lonnie? T'es tout pale» Il me fait comme ça, et je lui raconte mon histoire en faisant de grands gestes.

«Calme toi qu'il me dit, on va appeler du monde.» Mais en fait de monde nous avons vu débouler tous les flics disponibles dans un rayon de dix kilomètres. Bientôt le bush ressemblait à une réunion de bikers, les voitures et leurs gyrophares éclairaient tout le désert. J'ai du raconter dix fois mon histoire à mes collègues. Bien sur ils ont été sceptiques, mais devant mon état d'agitation je dois dire qu'ils se posaient quand même des questions. Et puis il n'y avait pas que ça, à l'emplacement de l'engin il restait des traces, et quelles traces! Le sol était vitrifié juste en dessous et sur le pourtour les arbustes du bush étaient cramés. En fouillant le sol, nous avons trouvé des empreintes profondes des pieds qui soutenaient la soucoupe. Ils ont fini par admettre qu'il m'était arrivé un truc pas banal.

Je vous raconte pas le foin qui s'en est suivi, dès le lendemain j'ai vu débouler des types de la base de White Sands, des légumes avec plein de galons sur les manches.

Devant ma lippe dubitative, Zamora m'explique que White Sands est une base importante de lancement de missiles, pas loin d'ici vers le sud, c'est même le berceau de l'astrophysique américaine, sans oublier Trinity Point, le lieu où explosa la toute première bombe atomique au mois de Juillet quarante cinq, avant que les japonais en face l'expérience grandeur nature. Faut vous dire que cet état, (le Nouveau Mexique) fut pendant la guerre le laboratoire de mise au point de la bombe et de bien d'autres choses. Le Nouveau Mexique est truffé de labos, à l'ouest, à l'est, au nord comme au sud. Et puis bien sur il y a Roswell où était basé, à l'époque, les bombardiers qui ont largué leurs bombes sur le Japon.

Alors oui, j'ai vu débarquer du monde, et du beau monde. Des généraux, des spécialistes en toutes choses, aéronautiques et autres, le FBI, la CIA, des chercheurs, des astrophysiciens comme Hynek. Et bien entendu toute une troupe de cinglés qui m'ont dégoutté à tout jamais de m'exprimer sur le sujet. D'ailleurs, les autorités de ce pays m'avaient demandé de rester le bec cloué dès qu'ils avaient eu vent de mon affaire. Le black-out total, avec des menaces à la clé sur moi et ma famille si je me montrais trop bavard. Mais comme je viens de vous le dire, au bout d'une semaine je n'avais plus envie d'entendre parler de cette affaire, et quand un peu plus tard des gens plus sérieux et curieux de ce genre d'événement se sont pointés, je les ai aussi envoyé au bain. En fin de compte, il y a peu de monde à qui j'ai pu parler librement de ce qui m'était arrivé. En tout cas ça a pris du temps, une bonne décennie avant qu'un type ne me convainque de lui raconter toute l'histoire.

_ Alors, pourquoi vous me racontez tout ça?

Zamora s'essuie consciencieusement la bouche pour se laisser le temps de la réflexion.

_ Il y a prescription, je suis bien trop vieux pour aller en taule, la vieillesse vous confère des droits, aujourd'hui je leur fais à tous un bras d'honneur. Voyez vous, je pensais sérieusement avoir tourné la page et de n'avoir jamais, au grand jamais, à raconter encore une fois mon histoire. Il

me suffit d'habiter et de vivre dans ce lieu étrange sans avoir à en rajouter. Le Nouveau Mexique est plein de sortilèges et de fantômes, ils ont pour nom Billy the kid, ou Pat Garrett ou bien ce sont les indiens Pueblos ou Navajos qui hantent les rives du Rio Grande.

Alors quand je suis tombé sur vous, la haut, ça m'a fait un choc.

_ Mais je ...Je suis un petit français bien ordinaire!

_ Ah oui! Vous pensez ça, vous!

Je regarde Zamora, il a raison, je n'ai plus rien d'un type ordinaire. Cette évidence me tombe dessus comme une chape. Rien n'est ordinaire dans ce qu'il m'arrive: rouler vers Bagnoles de l'Orne et se retrouver au Nouveau Mexique dans la foulée ne peut pas être une aventure ordinaire. Un grand froid me court sur l'échine, du cou jusqu'au fondement.

_ Votre histoire a remué en moi tout un tas de choses que je croyais enfouies à jamais. Et puis vous surgissez comme ça pour me raconter le truc le plus invraisemblable qu'il soit! Heureusement qu'il y a votre voiture, sinon comment aurais je pu vous croire?

_ Mais ma voiture, j'aurais tout aussi bien pu l'importer!

Encore une fois Zamora se pince le nez entre ses doigts.

_ Je ne vous ai pas cru une minute quand vous m'avez servi votre salade.

J'ai bien à faire à un flic!

_ Bon, Ok, mais maintenant, je fais quoi?

_ Vous allez venir avec moi à Socorro, nous irons voir les flics la bas, j'ai gardé pas mal de liens, on essaiera d'arranger votre cas.

Vous avez des papiers quand même, à défaut de passeport?

_ Je dois avoir ma carte d'identité, attendez, la voila.

_ Aucune valeur juridique ici mais il faudra s'en contenter. Un permis de conduire?

_ Oui bien sur, je m'empresse de sortir mon papier rose pour lui présenter.

Zamora rit de mes réflexes.

_ Ok! Ok! Je vous crois.

Je reste interdit, c'est fou ces réflexes qu'on acquiert, je décide d'en rire avec Zamora.

C'est un brave homme à qui j'ai affaire, Il a réglé nos repas, malgré mon désir de lui montrer ma carte bleue.

Quand nous ressortons au grand soleil, il y a un petit attroupement autour de la BX, avachie sur ses suspensions au repos. Les gars tournent autour en se demandant comment un engin de ce type peut rouler.

_ Mieux que ma soucoupe volante! Marmonne Zamora.

Je fends la foule pour ouvrir la portière et m'installer au volant. Je sens bien que Zamora hésite à monter dans mon engin. Le moteur part au quart de tour et voila la voiture qui se hisse sur ses suspensions tandis que la foule s'exclame. Zamora consent enfin à me rejoindre, «amazing!» dit il en claquant la portière.

_ Il y a une pompe dans le coin?

Zamora tend son doigt:

_ Un peu plus loin sur votre gauche.

_ Je suis négligeant, je pensais faire le plein à Bagnole de l'Orne, c'est raté!

_ Pas de panique jeune homme, on est pas au pays des sauvages ici!... Quoique! Enfin bref, il y a ce qu'il faut à cinq cents mètres.

La pompe est au niveau du bled, démodée, un brin déglinguée et la femme qui tient l'établissement est au diapason: cheveux filasses, blouse douteuse, pas d'âge. Zamora m'aide en me montrant comment me servir des pompes, mais au moment de payer je sors ma carte, bien décidé à m'en servir, il me laisse faire la transaction qui se passe bien. Me voila rassuré sur ce point.

Nous reprenons la route vers Socorro, toujours dans le décor uniforme du bush semi désertique.

Après un moment de silence prolongé, Zamora reprend la parole:

_ Vous allez venir chez moi, nous allons planquer votre voiture dans mon

garage, si les flics la voyait, ils se poseraient des questions. Nous irons les voir avec ma propre voiture, nous leur dirons que vous vous êtes fait dévaliser en campant la haut à la belle étoile. Beaucoup de gens montent sur le plateau pour passer une nuit à la belle étoile et observer le ciel, ça paraîtra plausible et personne n'en sera étonné. Il n'y aura plus qu'à suivre la procédure, ils vous expliqueront sur place.

_ D'après vous j'ai de bonnes chances de m'en tirer?

Zamora part d'un éclat de rire homérique.

_ Vous pensiez qu'on allait vous jeter dans un cul de basse fosse?

_ J'en sais rien, vous savez, tout ça est tellement inattendu pour moi. Il faut que mon cerveau intègre que je suis aux USA, je crois que je n'ai pas encore fait la démarche intellectuelle nécessaire et j'ai peur de ma propre réaction quand je réaliserai totalement. Excusez moi, je suis vraiment perturbé.

Zamora me tapote le bras.

_ Je comprends ce que ça fait, d'une certaine façon j'ai connu les mêmes sentiments et surtout la difficulté de me rendre crédibles auprès de mes collègues. Vous avez de la chance d'être tombé sur moi, si vous le permettez, je vais vous aider à passer ce moment pénible. Laissez moi faire.

Bien volontiers! Je suis trop pommé pour envisager les choses de façon sereines, en même temps je me trouve à la merci d'un type que je ne connaissais pas trois heures plus tôt. S'il lui prenait l'envie, il me ferait arrêter la sur le bord de la route et il me détrouserait sans aucun problème! Remarquez bien qu'à part me prendre mon pantalon, il n'y a guère que ma BX qu'il puisse me chouraver et je doute qu'il pousse l'exotisme jusque là!

Faisons lui confiance.

Nous descendons doucement vers la vallée du Rio Grande, c'est Zamora qui me le dit, et bientôt se pointe au loin la petite cité de Socorro, pas de buildings en vue, les bâtiments les plus hauts doivent avoir deux étages. Mon compagnon me guide à travers les rues droites qui se coupent à l'équerre. Socorro est un gros bourg de moins de dix mille habitants,

autant dire pas grand chose à l'échelle des USA. La maison de Zamora se trouve un peu à l'écart dans une rue calme. Il actionne son ouverture à distance et le portail s'écarte devant mon capot. Dans le même mouvement une immense porte de garage se met à remonter, le maître des lieux me désigne alors l'endroit où ranger la BX. Je coupe le moteur et descends de mon auto garée à coté d'une magnifique Corvette Sting-ray bleu pétrole. Un peu plus loin on distingue sous une bâche poussiéreuse, la silhouette trapue d'une Honda Civic plus de la première jeunesse.

_ Bel engin! Dis je à Zamora en désignant la Corvette.

_ Oui, je me suis fait un petit plaisir au moment de la retraite, une Corvette 1969 un vieux rêve de gosse.

Comme il a suivi mon regard vers la Civic, il me la désigne sous sa bâche:

_ C'était la voiture de ma femme, je n'arrive pas à m'en séparer depuis sa disparition.

_ Votre femme est décédée?

Il hoche la tête tristement.

_ J'en suis désolé.

Il monte dans la Sting-ray en me faisant un geste fataliste et lance le moteur qui se réveille dans des rugissements rauques, puis il manœuvre pour sortir le bolide, et revient vers moi.

_ Refermons cette porte avant que le quartier ne s'alarme d'une soucoupe dans mon garage dit il en actionnant la fermeture. J'ai eu assez d'ennuis avec ça.

Je rejoins Zamora dans le baquet de la Sting-ray et nous voila repartis pour une balade cheveux aux vents vers le commissariat du coin.

Zamora est vraiment la vedette locale lorsqu'il débarque de son engin, accueilli sous les exclamations des flics présents au poste, il a le droit à force accolades et tapes dans le dos. Pour ma part, je ne récolte que regards étonnés voir soupçonneux quand mon nouvel ami leur raconte mes mésaventures. J'ai le sentiment d'être suspect avant même d'avoir ouvert la bouche.

Mais Zamora semble être un bon ambassadeur, après avoir passé cinq minutes à plaider ma cause, son interlocuteur: un flic noir immense aux yeux globuleux et qui n'a pas dit grand-chose jusque là, se tourne vers moi et me demande de le suivre. Il se déploie, je suis en face d'un géant qui me dépasse de deux têtes et qui me montre du doigt la direction que je dois suivre. Zamora lui, semble se désintéresser de mon cas et se met à plaisanter avec ses anciens collègues.

Le grand type me conduit dans une pièce en arrière du commissariat. Il y a là un appareil pour les photos anthropométriques. Le grand flic me fait signe de prendre place devant l'objectif, ça ne me plaît qu'à moitié mais il ne me viendrait pas à l'esprit de protester. Je me place donc devant l'objectif et le flic prend les photos, de face, de profil après avoir ajusté ma position. Puis il me présente un formulaire et il me demande de le remplir. Questions normales, nom prénom, date et lieu de naissance, etc... Et puis viennent des questions plus curieuses comme la raison de ma présence sur le sol des USA. Là, il me faut improviser en fonction du plan mis au point par Zamora. Le comble arrive avec la question de savoir si j'ai l'intention de m'en prendre à l'intégrité physique du président des Etats Unis. Pour quelqu'un abordant les USA pour la première fois cela peut sembler pour le moins curieux comme question, j'y réponds négativement d'une main tremblante.

Puis le grand flic me demande si j'ai des papiers, je lui sors mon permis de conduire et il va en faire une photocopie avant de le scanner et l'intégrer à ses fichiers.

_ Bien me dit il, nous allons transmettre votre demande au consulat général de France à Los Angeles. Attendez vous à une dizaine de jours pour recevoir un passeport. En attendant nous allons vous faire un laissez passer qui vous permettra de circuler sans trop d'encombre sur le territoire du Nouveau Mexique. Cependant, je vous déconseille de quitter le territoire, il vous faudrait recommencer les démarches dans un autre état.

Je remercie bien poliment mon interlocuteur qui me montre le chemin inverse vers le lieu où j'ai laissé Zamora. Il semblerait que la fête batte son plein si je me fie aux éclats de rire qui s'élèvent du lieu. En entrant je

vois Zamora entouré de trois de ces anciens collègues, ils ont chacun une bouteille à la main et semblent jouer à celui qui criera le plus fort. Je me fais petit à coté d'eux, je joue la modestie et l'invisibilité en attendant que leur conversation ne s'achève.

Il faut un coup de téléphone d'une patrouille pour mettre fin à la joyeuse réunion des flics qui, telle une volée de moineaux s'éparpillent toutes sirènes hurlante dans leurs Crown Vic. Ne reste plus que le grand flic noir placide derrière son bureau et qui scrute l'écran de son ordinateur. Zamora et moi le saluons avant de prendre définitivement congé.

J'avoue être plus à l'aise qu'en entrant, au moins les choses sont clarifiées et j'ai de quoi justifier ma présence sur le territoire des USA. Encore une fois je remercie Zamora en l'invitant dans un restaurant local, et c'est ainsi que nous nous retrouvons devant tacos et tortillas relevés comme il se doit de piment local. C'est surprenant de passer de la cuisine normande à la cuisine typiquement mexicaine pimentée. Mon palais n'étant pas habitué au feu du piment, je ressens quelques chaleurs et des gouttes de sueur se mettent à perler à mon front. J'en profite pour poser quelques questions à Zamora sur l'aventure qu'il a subie dans les années soixante.

_ Vous m'avez parlé d'un certain... Hanick?

_ Non! Hynek, Allen Hynek. C'était un astrophysicien réputé. Dans les années cinquante, le gouvernement lui a demandé de multiples rapports sur les observations d'ovnis, les projets en ce sens ce sont succédés depuis la fin des années quarante avec le «Project Sign» puis le «Project Grudge» et puis le «Project Blue book» Il a travaillé avec un major de l'Air Force du nom de Ruppelt qui était le vrai patron en fait. Si on avait besoin de ses connaissances scientifiques, l'Air Force avait la main sur tout ce qui concernait les ovnis. D'ailleurs, rien n'a changé depuis ce temps la.

En fin de compte à la fin des années soixante, les militaires en ont eu marre de la curiosité publique et ils ont financé et orienté le «Rapport Condon» qui a conclu scandaleusement qu'il n'y avait rien à voir de ce coté la.

_ Comment avez vous pris la chose?

_ Je suis blindé! Déjà à l'époque je m'étais fait mon idée sur l'état d'esprit des militaires. Ils ne voulaient rien savoir, ils ne communiquaient pas sur le sujet et pire encore, ils vous menaçaient de mort au cas où vous auriez voulu jouer au petit malin. Drôlement dissuasif! Allez poser la question du côté de Roswell et vous comprendrez mieux la frustration, l'amertume, voir la souffrance qu'a pu engendrer une telle attitude aussi rigide.

D'un autre côté il faut comprendre, pas facile à gérer ce genre de chose. En quarante sept, quand il y a eu tout ce bazar à Roswell, le Nouveau Mexique était un nid d'espions, la guerre froide commençait et tout le monde soupçonnait tout le monde. Et puis si vous vous rappelez bien, ça ne faisait que neuf ans qu'Orson Wells avait mis la panique à New York avec sa «Guerre des mondes» revue et corrigée par lui-même pour la radio. Il y a eu des morts et les militaires ont dû se rappeler le truc. Je reconnais que les responsables de l'époque avaient leurs raisons, rendez vous compte: avouer que des extra terrestres arrivent et font la loi, il y a de quoi paniquer les foules. Le peuple a besoin de certitudes, les militaires sont sensés le protéger, les politiciens lui montre le chemin, et les religieux s'occupe de l'âme et tout ce qui tourne autour de la morale et la façon de se comporter. Vous imaginez qu'on vienne donner un coup de pied dans cette fourmilière?

Les mots de Zamora me pénètrent doucement, il me présente un angle que je n'avais pas envisagé pour ces choses là et que je trouve d'une grande pertinence. En y réfléchissant, les hauts responsables, qu'ils soient militaires ou civils ont fait preuve de sagesse à la sortie de la seconde guerre mondiale. Ils venaient de vaincre «l'Empire du mal» ce n'était pas pour replonger leurs peuples dans d'autres affres. Et puis tout le monde voulait oublier, faire autre chose, faire la fête, danser le be-bop avant de danser le rock 'n roll, profiter de la vie redevenue vivable.

_ Mais aujourd'hui, dis je, ont-ils encore des raisons pour cacher ces choses là?

_ Sans doute, reprend Zamora, les sociétés sont fragiles et celles d'aujourd'hui plus encore avec toutes ces crises à droite, à gauche, cette mondialisation qui inquiète tout le monde. Pas besoin d'en rajouter, alors

on tient le cap, fermement!

Il ricane, vous savez j'ai eu tout le loisir de réfléchir à ces choses depuis ma propre aventure. Je sais bien ce que j'ai vu et je suis connu ici depuis toujours et de tout le monde pour être un type réglo, qui ne raconte pas d'histoires à dormir debout. J'ai pas cherché ce qui m'est arrivé, ça m'est tombé dessus comme un accident de la vie, comme d'autres ont un accident invalidant. J'ai eu beaucoup de contacts avec d'autres gens qui m'ont raconté des trucs bien plus ahurissants que mon affaire. Tous ces gens la n'étaient pas des illuminés en quête de notoriété, ils ne la cherchaient pas, et même ils cachaient leurs aventures aux autres par peur des réactions, mais ils leur étaient réellement arrivé des choses. De toute façon, les illuminés vous les repérez à cent mètres. Simplement ces gens la me contactaient parce qu'ils avaient compris qu'ils ne pouvaient s'adresser qu'à quelqu'un qui pourrait compatir avec eux. Vous savez, dans les années soixante ce n'était pas si courant.

Zamora regarde dehors à travers la baie vitrée, son regard perdu sur ses montagnes.

_ Aujourd'hui que l'administration a ouvert ses archives, les associations se sont ruées sur les rapports pour montrer à la face du monde combien les civils autant que les militaires avaient caché des énormités au bon peuple. Je ne sais pas si vous êtes au courant, dans les années soixante dix et quatre vingt, il y eut ici un nombre incalculable d'animaux mutilés que les ranchers retrouvaient morts dans les prairies. On a pensé à toutes sortes de prédateurs: des animaux sauvages ou alors des sectes sataniques, bref des nuisances habituelles. Sauf que ces mutilations n'avaient rien de naturel, les découpes étaient plus franches que ce que les meilleurs scalpels auraient pu pratiquer, et toujours les mêmes découpes en général autour de l'appareil génital des bêtes. Et puis les prédateurs ne s'approchaient pas de ce genre de charogne, elle préféraient faire un grand détour.

Parallèlement, les ranchers qui avaient décidé de patrouiller la nuit se sont vus confrontés à de drôles d'hélicoptères, sans aucune immatriculation, parfois complètement silencieux et toujours de couleur sombre. Le comble a été atteint le matin où les militaires du NORAD

(NDA: North American Aerospace Defense Command) ont découvert un cadavre de vache devant leur porte! Le message était suffisamment clair non?!

Remarquez bien, ce ne sont pas les messages qui ont manqué durant toutes ces années: vous souvenez vous par exemple des fusée «Minute man»?

Non? Hé bien toujours dans les années soixante, les USA ont déployé dans le nord du pays, pas loin de la frontière avec le Canada, une espèce de bouclier de fusées pouvant éventuellement atteindre l'URSS de l'époque. Il y avait ainsi toute une ligne de défense dans les états du nord, des centaines de silos où les fusées chargées de bombes atomiques attendaient un ordre éventuel. Bien évidemment tout ceci entouré d'un luxe de précautions et de sécurité. Hé bien que pensez vous qu'il arriva un jour? Tout le bazar tomba subitement en panne à la suite de la visite d'une soucoupe volante. Les militaires n'ont pas compris ce qui leur arrivait et ils ont mis plusieurs jours à remettre leurs systèmes en état de marche.

En fin de compte je demeure persuadé que nos dirigeants savaient depuis les années quarante à quoi ils font face, et depuis ce temps la, ils nous mènent en barque plus ou moins percée, et ils rament et ils écopent!

Zamora me fait face, son regard se pose sur moi.

_ Et chez vous, me demande-t-il, vous avez-vous aussi ce genre de manifestations?

_ J'avoue ne pas m'être posé de question jusqu'à ce jour, mais le fait de me trouver en ce moment face à vous me trouble profondément! Il n'y a rien de naturel dans cette rencontre non?

_ Absolument!

_ Chez nous la plupart du temps ce genre de manifestation est traité avec ironie, ça permet aux journalistes de jouer les affranchis intelligents tout en bottant en touche avec des airs entendus.

_ Pourtant vous avez été dans les premiers à créer un organisme officiel pour traiter ce genre de sujet.

_ J'ignorais.

_ Le Gegan, vous ne connaissez pas? C'est en soixante dix sept, je crois, qu'il fut créé au sein du CNES, votre NASA à vous.

_ Vous me l'apprenez, j'ai bien fait de faire le voyage!

Zamora sourit.

_ Un sujet qui ne vous quittera plus croyez moi.

_ J'en ai bien l'impression, dis je, tandis qu'un frisson me parcourt le dos.

_ N'y pensez pas trop, j'ai passé ma vie à essayer d'oublier et finalement j'arrive à survivre assez bien à cet événement.

_ Pour le moment il me paraît difficile d'oublier, il faudra d'abord que je retrouve mon pays, les miens, ma vie tranquille dans la province française.

Il me revient en mémoire le visage de Clarisse, j'aurais tant aimé qu'elle fut près de moi en cet instant alors que la nuit vient sur ce pays qui m'est totalement inconnu. Autre sujet d'angoisse, la nuit peuplée de mystères et de zombies qui ne se dissipent qu'au matin. Toute une nuit inconnue face à moi, en total décalage de temps, d'espace, de lieu et de sentiments.

Une envie impérieuse d'entendre sa voix me tenaille tout à coup, je me mords les lèvres, je demanderais bien à Zamora s'il a un téléphone portable. Après quelques secondes d'hésitation je me décide: «Vous auriez un portable?» Aussitôt il apparaît dans sa main et il me le tend.

_ Allez y, j'imagine que votre femme doit se demander où vous êtes passé.

Bien heureux de me trouver face à un interlocuteur aussi perspicace je m'empresse de faire le numéro de Clarisse et j'attends le cœur battant. Des bruits divers, des connections mystérieuses, des sifflements venus d'outre espace avant que je ne perçoive la sonnerie de son téléphone. Impatient, il me tarde de l'entendre, une, deux, trois sonneries avant que n'arrive un déclic.

_ Clarisse, c'est moi Évariste?

_ Qu'est ce qui te prend de me réveiller en pleine nuit?

_ Heu...il est quelle heure?

Un blanc, comment lui dire, comment aborder le problème?

_ Mais il est quatre heures du matin! Qu'est ce qu'il te prend de m'appeler à cette heure là?

_ Je ... je t'appelle des USA!

_ D'où ça?

_ Des USA!

Un blanc à l'antenne qui dure, qui dure !

_ Tu plaisantes? Qu'es tu allé faire la bas?

_ Euh... Difficile de tout t'expliquer comme ça en un coup de fil.

Clarisse soupire à l'autre bout du fil:

_ Quand tu as parlé d'éloignement momentané entre nous j'étais à mille lieux de penser que c'était pour un voyage de l'autre coté de l'Atlantique! Tu aurais pu m'en parler avant et qui sait, je serais peut être partie avec toi.

_ Tu sais Clarisse je n'ai pas voulu ça.

_ Quoi, tu n'as pas voulu ça?

_ Non je ... je me suis retrouvé ici par hasard, enfin je veux dire ...

_ Je t'en prie Evariste sois plus clair et dis moi ce que tu fous de l'autre coté de l'Atlantique! Si tu es parti avec une nana, tu ferais mieux de me le dire tout de suite!

_ Non! Non, Clarisse je suis seul, je te le promets!

_ Alors c'est quoi ton délire?

_ Si je le savais! Figure toi que cet après midi, enfin hier ou ...je ne sais plus, j'ai voulu aller faire un tour à Bagnole de l'Orne. Il faisait un temps de chien comme tu le sais et je me suis retrouvé dans de la brume épaisse, on n'y voyait pas à deux mètres. Et quand je suis sorti de la brume, je n'étais plus sur la route de Bagnole mais au Nouveau Mexique!

_ C'est tout ce que tu as trouvé comme prétexte pour me téléphoner en pleine nuit? Tu as bu ou quoi?

_ Mais non je te jure que ... Ma voix se casse, je sens bien que je me perds dans des explications impossibles. Mon émotion me submerge et ma

gorge se serre.

Zamora qui m'observe tend sa main vers le téléphone, je le lui tends, de toute façon je ne sais plus que dire.

_ I'm Lonnie Zamora from Socorro, New Mexico.

S'en suit une conversation assez surréaliste où Zamora tente de persuader Clarisse que je suis bien en face de lui attablé à un restaurant typique mexicain en la bonne ville de Socorro. Quand il me repasse le téléphone j'ai au bout du fil une Clarisse quasi hystérique.

_ Evariste tu vas arrêter ça tout de suite et me dire ce que tu fous, la, maintenant, tout de suite!

_ Je te l'ai dit! Je suis au Nouveau Mexique et le type que tu viens d'avoir au bout du fil est un ancien flic d'ici, un type super bien et qui m'a... recueilli en quelque sorte!

_ Recueilli? Mais de quoi tu parles?

_ Je te l'ai dit, je me suis retrouvé ici après être passé dans de la brume sur la route de Bagnole. Et puis je suis tombé sur Lonnie, lui non plus ne voulait pas me croire mais il a bien été obligé de se rendre à l'évidence. Quand je l'ai trouvé en train de faire du stop sur le bord de la route...

_ Evariste arrête! Je ne crois pas un mot de ce que tu racontes. Que tu sois allé à Bagnole je veux bien te croire, que tu aies rencontré un yankee, je marche encore, mais que tu essaies de me faire croire que tu te trouves à présent au Nouveau Mexique, non, je ne marche plus. Il faudra que tu trouves autre chose la prochaine fois.

Un déclic me frappe l'oreille comme une gifle. Elle a raccroché. Lonnie me regarde d'un air désabusé, il hausse les épaules, il a bien compris ce qui vient de se produire.

_ Croyez moi, dit il en rempochant son portable, ce n'est pas la dernière fois que vous aurez ce genre d'échange. Le mieux que vous ayez à faire demain, c'est de lui expédier une carte postale d'ici, ça la fera réfléchir.

Il se fait tard, toutes ces histoires m'ont épuisé. Je n'aspire plus qu'à me retrouver au lit et dormir, dormir encore et jusqu'à... jusqu'à ce que je retrouve la mère patrie!

Zamora a mis une chambre à ma disposition. Le lit n'est évidemment pas fait et il me tend un sac de couchage où me glisser et dormir. Cinq minutes plus tard, je pars pour un autre voyage dans les limbes du sommeil.

Second jour:

Je n'ai pas la faculté de me rappeler mes rêves et je ne vous dirai donc pas les fantômes qui peuplèrent ma nuit.

Il fait grand jour quand j'ouvre les yeux, je sursaute en jetant des regards éperdus autour de moi, ce n'est pas mon lit, pas ma chambre. Il me faut plusieurs secondes pour réaliser où je me trouve. Je me relève sur un coude et embrasse la pièce du regard, une pièce d'une banalité et d'une simplicité toute campagnarde. Je pose les pieds au sol et me lève avec précaution pour rejoindre la fenêtre et ouvrir les rideaux qui l'occultent. Au-delà du jardin et des autres maisons tout autour, j'aperçois une autoroute où passent des camions dans un grondement permanent. Je devais être foutrement fatigué pour avoir dormi malgré ce bruit lancinant. Je décide de partir à la recherche de Lonnie et je le trouve dans sa cuisine où il fait frire des œufs et du bacon.

_ Bien dormi? Me demande t-il en voyant approcher. Mais à mon air hagard il comprend que je viens de reprendre pieds dans mon cauchemar.

_ Ne t'en fait pas mon gars, tout ça va passer, crois moi. Dans dix jours tu auras ton passeport en main, prêt pour le retour. En attendant, tu vas te faire plaisir, tu vas aller faire du tourisme au Nouveau Mexique! Pas donné à tout le monde, et puis tu verras, le pays en vaut la peine.

Mets toi à table prends un café et tu considéreras la vie sous un autre angle.

Je remercie vaguement et m'affale sur une chaise. Je saisis un mug et le pichet de café pour me servir une tasse. Après trois gorgées le monde me semble un peu différent: certes, je dois encore me palper pour être bien sur que je ne rêve pas, mais en fin de compte Lonnie a raison, il faut voir le bon coté des choses: «Vous avez voulu me déplacer au Nouveau

Mexique? Hé bien soit! J'y suis j'y reste.» me dis je, tel Mac Mahon à Sébastopol.

Lonnie revient à table, il y dépose les œufs et le bacon en me faisant signe de me servir.

Tout en déjeunant, nous établissons une stratégie pour les dix jours à venir. Je ne vais pas rester ici à squatter chez ce brave homme, j'ai un moyen de locomotion, je peux faire le sacrifice de quelques nuits d'hôtels d'autant plus que le voyage est gratuit! Tout au moins l'aller. Lonnie me sort une carte de Nouveau Mexique, il pointe Socorro dessus.

_ Tu as le choix, tu peux aller vers le nord, Albuquerque, au sud Las Cruces et El Paso, mais attention, tu ne dois pas aller à El Paso, c'est au Texas. A toi de voir, soit tu prends la quatre vingt cinq vers le nord ou vers le sud.

En vérité je n'ai pas d'à priori et lorsque je me pointe au rond point pour prendre l'interstate quatre vingt cinq je choisis le sud, au hasard.

Au hasard? Peut être pas tout à fait, un vieux réflexe français: les vacances c'est majoritairement en direction du sud!

Et donc me voila sur cette autoroute américaine que j'aborde prudemment, ne connaissant pas les mœurs automobiles des américains. Bien vite j'apprends que camions et voitures sont logés à la même enseigne, ils roulent à la même vitesse, et les camions sans doute un peu plus vite si j'en juge par le nombre de semi remorques qui n'hésitent pas à déboîter pour me dépasser dans des concerts de corne de brume qui me font me tasser sur mon siège. Bien vite je comprends qu'ils saluent à leur façon mon drôle de véhicule et je me mets à leur répondre de la même façon. Les automobilistes aussi sont intrigués par cette BX rouge sang, ils s'en approchent prudemment avant de me doubler lentement en prenant bien le temps de détailler mon bolide. Amusé je leur fais de petits signes qu'ils me rendent bien volontiers.

Cependant, la circulation n'est pas si dense et me laisse le loisir de découvrir le paysage. C'est le même que nous avons suivi la veille, Zamora et moi en descendant de la plaine de St Augustin, un paysage de collines semi désertiques parsemées de buissons épineux assez peu attirants. Je

suis la vallée du Rio Grande et sur ma gauche, je perçois un paysage plus verdoyant, l'interstate est relativement loin du lit de la rivière ce qui fait qu'on ne la voit guère. Juste ce paysage de désert tout autour qui ne donne pas envie de s'éloigner pour l'explorer. La monotonie du chemin me ramène à mes préoccupations du moment et je finis par me demander ce que je peux bien fiche la sur cette autoroute filant droit au sud. L'irréalité de la situation me saute aux yeux et me panique brutalement. Privé de l'aile protectrice de Zamora, je me sens comme un enfant perdu dans la foule, une position qui a le don de me serrer la gorge. Je repense à Clarisse qui hier soir ne m'a pas cru, c'est vrai que Zamora m'avait conseillé de lui envoyer une carte, et ce matin dans l'euphorie de la découverte, j'ai complètement oublié la carte postale. De toute façon, il va me falloir m'arrêter pour retirer de l'argent à un distributeur et peut être, refaire le plein de la voiture. J'ai de la marge, mais sait-on jamais, j'ai appris à être prudent, surtout dans ce paysage aride, semi désertique. Il y a peu de possibilité d'arrêt sur cette autoroute, je ne vois guère d'aire de repos et encore moins de station service. Si on veut de l'essence, il faut quitter l'interstate, les villages sont assez bien indiqués heureusement, même si les panneaux sont rares.

Tiens en voila un qui se profile à l'horizon, il tombe d'autant mieux que je commence à me lasser de la monotonie de l'autoroute. Le panneau se rapproche suffisamment de mon champ de vision pour que je puisse le lire: «Truth or Conséquences» C'est quoi ce nouveau délire?

Sur le grand panneau vert surplombant l'autoroute, il y a écrit «Truth or Conséquences»! Avec une flèche pour indiquer une prochaine sortie. Vais-je trouver là la vérité ou subir une quelconque conséquence? La conséquence de quoi au fait?

Je n'arrête pas de me passer en boucle ces deux mots dans ma tête: Truth or Conséquences, me demandant où je vais mettre les pieds, tout en prenant la sortie vers mon destin, car j'avoue être vaguement inquiet.

C'est un gros bourg en fait, un de ces gros bourgs de l'ouest américain, avec sa banlieue industrielle, ses rues au cordeau et ses maisons basses individuelles. Un dernier virage et je m'arrête près d'un établissement qui me fait penser illico à un saloon de western: Passion Pie cafe.

Je descends de voiture, il fait déjà chaud mais la chaleur de Mars est tout à fait supportable. Le ciel est d'un bleu pur et profond, visiblement il y a peu de pollution dans le coin. Si j'en juge par la position du soleil, déjà bien haut dans le ciel, on doit tourner aux environs de midi et mon petit déjeuner, quoique copieux, commence à être loin.

Je pénètre l'établissement, et découvre le décor un peu far-west du lieu: des tables au bois vernis et épais, disposées dans des box tout autour de la salle. Au centre de la salle, les mêmes tables alignées. D'un rapide coup d'œil circulaire je constate qu'il y a encore peu de monde, de nombreuses tables sont vacantes.

C'est une grande fille blonde qui m'apporte la carte, un gabarit américain qui doit friser le mètre quatre vingt, toute en jambe, et ça se remarque d'autant plus qu'elle est affublée d'un espèce de barboteuse à carreaux rose vichy assez surprenante qui lui dévoile toute la jambe. Pour le reste, un chemisier blanc et la visière vissée au milieu de sa tignasse blonde. Toute en décontraction, elle dépose le menu plastifié sur la table du box où je me suis posé en me lançant un «Hi» désabusé. Après avoir jaugé des pieds à la tête ce grand échalas, je me plonge dans le menu qui propose principalement des salades, ce qui me convient bien mieux que les tacos eux aussi suggérés.

Va pour la salade, la grande fille blonde repart avec son menu et ma commande. A mon accent elle a repéré l'étranger ce qui a eu pour conséquence d'animer un peu sa physionomie blasée.

_ D'où êtes vous? Me demande t elle en posant devant moi une copieuse assiette toute verte, parsemée de croûtons et d'autres choses qui ressemble à du fromage et du jambon.

_ France dis je sobrement.

_ Ah! Paris!

Exclamation classique je suppose, car vu d'ici la France doit ressembler à la principauté de Monaco avec Paris au centre et rien autour. Je regarde la fille:

_ Non, pas Paris, Domfront en Normandie.

Elle paraît perplexe mais en fin de compte le mot Normandie évoque

quelque chose pour elle.

_ Ah ouais! La Normandie!

_ Vous connaissez?

_ Qu'est-ce que vous croyez, j'ai été à l'école!

Troublé par cette exclamation, je lui réponds que je n'en doute pas. Il serait temps peut être de passer à autre chose. La fille s'éloigne et je me plonge dans mon assiette de verdure en méditant sur sa dernière réplique. Je la vois qui va et qui vient, portant des plats, ramenant des assiettes vides, le boulot d'une serveuse de restaurant.

Elle vient à moi un petit sourire flotte sur son visage juvénile.

_ Autre chose? Fait elle, toujours avec sa décontraction toute américaine.

_ Un cheese cake et un expresso. Et...juste une petite chose, pourquoi ce nom bizarre de Truth or Conséquences?

Un soupir, et puis la réponse vient comme une leçon bien apprise, elle me débite d'un ton égal: «La ville fut fondée sous le nom de Hot Springs, à cause des sources chaudes et du thermalisme qui s'y est développé. Mais dans les années cinquante, un animateur de radio du nom de Ralph Edwards annonça qu'il viendrait chaque année dans la ville qui prendrait pour nom, celui de son émission. Il tint parole et vint tous les ans, sa venue devint vite l'occasion d'une fiesta avec des parades dans les rues.» Voila noble étranger, la raison du patronyme de cette citée.

Elle fait demi tour et s'en retourne aux cuisines. Je jette un regard à la salle qui n'est guère garnie, quelques chauffeurs routiers, des représentants de commerces plongés soit dans leur bilan, soit dans la lecture de la presse, des cow-boys descendus en ville.

Martha revient, j'ai oublié de préciser que son prénom apparaîtrait sur un badge doré épinglé sur sa poitrine. Ce n'est pas Nancy, ni Carol, non, même pas Peggy Sue, c'est Martha. Elle pose devant moi une part copieuse de cheese cake ainsi que mon café.

_ Je peux vous tenir compagnie? J'ai un peu de temps et ça me fait plaisir de parler à quelqu'un d'autre qu'un péquenot du coin, pour une fois...

Je lui désigne la banquette face à moi et Martha se glisse sur la moleskine rouge rembourrée.

_ Ainsi donc vous êtes venu visiter le merveilleux pays des Bush.

_ Heu...Oui, j'avais remarqué tout ces buissons dans la campagne tout autour.

Martha pouffe.

_ Je ne vous parle pas de buissons, mais de la famille Bush!

Je la regarde un peu interloqué, autant par ma méprise que par sa façon d'amorcer la conversation. Pour ma part, je me garderais bien de parler de la politique américaine, mais cela ne semble pas la déranger outre mesure.

_ Vous ne semblez guère les apprécier.

_ Comment apprécier ce genre de famille, le père Georges senior faisait des affaires avec les Ben Laden avant le onze Septembre. Curieux non?

_ Que sous entendez vous par la?

_ Je sous entends que les événements du onze Septembre, quoiqu'on en dise ont leur part d'ombre.

_ Seriez vous sensible aux thèses conspirationnistes?

_ Je ne sais pas, je pense que non, mais il ne faut pas fouiller bien longtemps pour trouver des étrangetés dans toute cette histoire.

_ Donc, vous pensez qu'on nous cache la vérité sur le onze Septembre?

_ Une bonne part oui. Mais je ne suis pas assez fine pour démêler tous les tenants et aboutissants de l'affaire et vous ne m'ôterez pas de l'idée que la famille Bush tient une place importante dans cette histoire si l'on considère la suite des événements.

_ Vous faites allusion à la guerre d'Irak?

_ Oui bien sur:

Une guerre privée! La guerre des Bush qui voulaient la tête de Saddam Hussein coûte que coûte avec le pétrole irakien en prime, et sans se préoccuper le moins du monde de la suite des événements. Je dois avouer que vous avez tenu le beau rôle dans l'affaire en refusant de vous mettre

à nos cotés. Ce Villepin, il a tout d'un Lafayette non? Enfin, un Lafayette à l'envers puisqu'il s'est opposé de toutes ses forces à l'administration des Bush.

_ Tout ceci est bien connu, où voulez vous en venir?

_ Je veux en venir à la barbarie. Voyez vous, nous sommes entré dans une ère de barbarie et je ne suis pas sure que les plus barbares soient tous de l'autre coté de la ligne de front.

_ Que voulez vous dire?

_ Voyons, quand on est capable de mépriser un peuple comme nous l'avons fait en Irak, au point de détruire ce pays sans vergogne, encore une fois il faut s'interroger sur ce que nous sommes. Nous avons été capable nous aussi d'envoyer des bulldozer dans des ruines antiques dans le seul but de tout raser et de construire une piste pour les hélicoptères, il faut bien convenir que la barbarie était cette fois de notre coté... Non?

_ Je ne savais pas.

Ma voix est étrangement basse, Martha vient d'ébranler une bonne partie de mes convictions.

_ What's your name?

_ Evariste

_ Hé bien mon cher Evariste, moi Martha, serveuse dans un restaurant perdue dans ce bled au nom bizarre, je dis que nous avons semé ce que nous avons sous les yeux aujourd'hui. La barbarie. Nous avons suscité la haine et nous l'avons entretenue méticuleusement tout en faisant proliférer d'un coté les terroristes et de l'autre notre magnifique complexe militaro-industriel conduit par cette mirifique boite: Halliburton.

Vous connaissez Halliburton?

_ J'en ai entendu parler.

_ Des fournisseurs pour l'industrie pétrochimique, mais pas que. Ils avaient en charge une bonne partie du soutien aux troupes en Irak. Les Bush leur ont versé des milliards de dollars, il faut dire qu'un de leurs copains tenait les rênes de la boite.

Mais votre président a lui aussi voulu sa guerre privée avec Khadafy. Il avait de bonnes raisons pour ça, et lui aussi ne s'est guère préoccupé de la suite. Avec des dirigeants de ce calibre il ne faut plus s'étonner que nous courrions droit au désastre.

Et donc voyez vous mon cher Evariste, aujourd'hui nous contemplons Palmyre détruite petit à petit dans la plus profonde indifférence. Que représente Palmyre pour ces cher dirigeants, militaires ou civils? Savent ils seulement où se trouve Palmyre, ce qu'elle représente pour l'humanité toute entière, ce carrefour de civilisations, ce que l'humanité a de plus grand?

Il était facile d'arrêter ces fous avant qu'ils n'atteignent Palmyre. Nous ne l'avons pas fait. Pour quelle raison? Parce que nos penseurs, vos penseurs, ceux la même qui aiment pérorer sur les plateaux de télévision pour nous expliquer savamment ce qu'est la guerre, ceux la même, ont jugé qu'après tout, ce ne serait pas si mal que les troupes Bachar El Assad prennent une fessée.

Au fond, Palmyre ce ne sont que des ruines, quelques cailloux dans le désert.

Encore un profond mépris montré au peuple syrien cette fois. Et qu'a-t-il fait ce peuple syrien qui vivait encore avec le mince espoir de nous voir remuer notre cul?

Hé bien il est tombé dans le désespoir et il a pris la route, comprenant soudain que rien ni personne ne le sauverait. Son dernier espoir, c'était la route pour l'Europe. L'Europe, cette belle idée née d'une guerre elle aussi, une grande, une mondiale ! Et il ne reste plus sur place que les plus pauvres, les plus faibles, une proie si facile pour des prédateurs.

Mais la encore il fallut au peuple syrien déchanter devant la xénophobie, la frilosité et l'incurie de nos dirigeants de quel coté de l'échiquier qu'ils se trouvent.

La barbarie Evariste, nous sommes tombé dans la barbarie.

Je regarde la grande fille qui me fait face, un peu interloqué par sa diatribe. Pourquoi me raconte t-elle tout cela? Une serveuse de restaurant est elle habilitée à faire un cours de philosophie politique aux

consommateurs? Je jette un regard circulaire vers les tables encore occupées, je n'y vois qu'indifférence, distraction ou au pire des visages inexpressifs, et moi là dedans je suis quoi? M'a t-elle pris pour intellectuel de passage, susceptible de l'écouter sans broncher?

_ Vous rendez vous compte que depuis le début de l'internet, il n'a fallut que cinq ou six ans pour arriver au onze Septembre. Dix ans plus tard, tout le moyen orient est à feu et à sang car la guerre se fait elle aussi sur internet. Il fallut l'avènement de ce média, sensé apporter le progrès et la paix pour que nous plongions dans la barbarie.

Tu sais le comble de l'ironie? Il y a plein de gens qui se battent aujourd'hui pour que les africains aient accès à l'internet, hé bien moi je te le prédis, dès que le continent sera entièrement câblé, je te promets que l'Afrique, déjà si mal menée, sera à feu et à sang.

Je regarde Martha, son visage est penché vers le mien, son regard d'un bleu intense fouille mon propre regard.

_ C'est que, vois tu, mon cher ami français, nous sommes mal câblés nous-mêmes, Dieu, s'il a existé, n'était qu'un bricolo amateur et je dois dire que le résultat de son bricolage n'est pas bien brillant; nous n'utilisons que dix pour cent des capacités de notre cerveau, c'est dire! Ce type est soit un connard fini ou bien l'humoriste le plus noir qu'on n'est jamais vu, genre «Je vais créer une Cadillac mais j'y mets le moteur de la Jeep.» Puisque tu es français tu dois bien connaître Pascal, votre grand philosophe, sais tu ce qu'il a dit à propos de l'homme?

Je suis prêt à tout, cette Martha me semble si décalée dans ce restaurant perdu, que va-t-elle pouvoir m'apprendre sur Pascal, ici, au Nouveau Mexique, dans un bled appelé Truth or Conséquences!

_ Je vois bien dans tes yeux que tu n'as pas tout retenu de tes leçons de lycée mon cher Evariste! Votre cher Pascal a dit en parlant de l'homme: «L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que lorsqu'il fait l'ange, l'homme fait la bête!»

Hé bien mon cher Evariste, on est en plein dedans!

Elle regarde sa montre.

_ Je finis mon service dans une demie heure et après il faut que je m'en

retourne à Las Cruces, pourrais tu m'y emmener?

Après Pascal, l'atterrissage est brutal, je bafouille un peu hagard devant mon interlocutrice un tantinet ironique.

_ Heu...Oui bien sur, sans problème.

_ Bon, je t'apporte un autre café et le temps de finir de débarrasser les tables je serai prête.

Il me revient à l'esprit la carte postale oubliée le matin, je profite de ce temps qu'elle me laisse pour trouver une carte, un timbre, écrire un mot à Clarisse et la lui expédier. Lorsque je suis de retour, Martha fait le pieds de grue devant le restaurant.

_ Excuse moi, j'avais une petite course à faire.

_ Pas de problème, où est ta voiture?

Je lui désigne ma BX rouge avachie le long du trottoir. Martha ouvre de grands yeux et pouffe.

_ Elle a mauvaise mine ta caisse!

Je m'abstiens de lui dire que si elle veut...Enfin bref qu'elle peut prendre une autre voiture, mais je préfère me taire, déverrouiller les portes et lancer la moteur. Aussitôt la voiture s'anime, se remet sur ses pattes et Martha me rejoint.

_ Excuse moi Evariste, on ne connaît pas ce genre de voiture chez nous.

_ Ce n'est pas la première fois, pas de souci. J'ai pas envie de reprendre l'autoroute, y a-t-il un autre chemin pour aller à Las Cruces?

_ Oui bien sur, tu vas droit devant toi par la, la route longe le Rio Grande et elle est bien plus agréable que l'interstate.

J'embraie et nous voila partis sur une route secondaire tout à fait comparable à celle que l'on trouve chez nous. Le paysage est plus verdoyant, les paysans du coin pompent allègrement dans le fleuve pour faire pousser leurs légumes, tant et si bien que le fier Rio Grande ressemble plus à petit cour d'eau qu'à un fleuve. A ce demander s'il reste encore une goutte d'eau pour les mexicains. De temps en temps nous passons au milieu de plantations d'arbres, Martha me renseigne sur ces

pacaniers, sorte de noyers locaux qui fournissent la noix de pécan si prisée pour faire des pecan pies. Et puis il y a les piments, un peu partout, des champs à n'en plus finir, et des maisons basses en adobe couvertes de piments rouges ou verts qui sèchent au soleil de l'après midi. Une profusion de couleurs dans l'ocre dominant, sous le ciel bleu et les montagnes au loin.

_ Sais tu Evariste que l'humanité n'en aurait plus que pour deux ou trois cent ans à survivre?

Je sursaute, perdu dans ma contemplation, j'avais un peu oublié ma passagère.

_ Que veux tu dire? Je pose la question d'une voix blanche et nerveuse.

Martha ricane à mes cotés.

_ Je t'étonne hein?

_ Pour le moins, oui! D'où tiens tu ce genre d'info?

Martha ne me répond pas immédiatement, elle semble réfléchir, peser le pour et le contre, va-t-elle me divulguer encore quelque chose d'extraordinaire?

En fin de compte elle renonce.

_ Je ne peux pas te donner mes sources, mais sache qu'elles sont sérieuses, qu'elles viennent de haut voir même de très haut. Des observateurs très pointus ont mis ce fait en évidence. Nous détruisons systématiquement notre environnement et rien ni personne n'inversera cette tendance.

_ Les gouvernants pourtant ont pris conscience du problème.

_ Crois tu? Qui a dit, par exemple, «Le mode de vie américain n'est pas négociable»

_ Je ne sais plus...

_ Notre ami Georges Bush Junior, et son successeur n'est pas loin d'approuver alors que les américains consomment chaque année qui passe l'équivalent de cinq années de production terrestre. Si toute la planète rejoignait ce mode de vie la, nos ressources seraient épuisées en quelques

années.

Comme je demeure sans voix, Martha poursuit:

_ Sais tu que chaque année qui passe nous détruisons cent mille espèces vivantes, soit par ignorance, par bêtise ou par cupidité. Sais tu, Evariste, que nous vivons la sixième extinction des espèces? Rappelle toi que la cinquième a eu lieu il y a soixante cinq million d'années et qu'elle fut causée par une météorite. Cette fois c'est un virus qui détruit notre planète.

_ Un virus? Quel virus?

_ L'homme. L'homme détruit l'habitat des bêtes sauvages, la forêt, pour son développement économique, pour faire du fric, uniquement pour faire du fric. Rien ne lui résiste tant il a mis au point des outils de destruction sophistiqués. Une simple tronçonneuse à chaîne par exemple, un outil basique et d'utilisation courante, as-tu réfléchi aux dégâts que peut produire un tel engin? Combien de temps faut il pour abattre un arbre que la nature a mis des décennies voir parfois des centaines d'années à développer? Quelques minutes? Même pas !

_ Quel pessimisme! Tu as décidé de me pourrir ma journée!

_ Je ne fais que t'ouvrir les yeux, te montrer le désespoir dans lequel nous nous trouvons, et encore nous n'embrassons pas toutes les atteintes journalières qui sont faites à la Terre. Ce qu'il y a de terrible, c'est que nous y participons tous, sans le savoir, toi et moi, la, maintenant.

Pendant ce temps la, la glace des pôles disparaît peu à peu, les ours blancs meurent de faim et les spéculateurs se frottent les mains parce que le pétrole enfouit sous les pôles devient tout à coup accessible et que des routes maritimes s'ouvrent en même temps que des possibilités de nouveaux profits. Tant pis si le permafrost dégèle en libérant des masses de méthane qui vont venir enrichir encore les gaz à effet de serre.

Dis moi Evariste, où vois tu une raison d'être optimiste?

_ Pourquoi me dis tu ça? Qui es tu?

Martha a un rire bref.

_ Je suis une étudiante de l'université de Las Cruces. Tu sais, aux USA

les étudiants peu fortunés doivent travailler pour payer leurs études, et comme je n'avais pas assez de poitrine pour travailler chez Hooters, je me suis retrouvée dans ce bled perdu à servir des cow-boys mal dégrossis.

_ Je ne comprends pas, c'est quoi cette histoire de poitrine?

_ Hooters est une chaîne de restauration où les serveuses sont engagées à partir d'un certain tour de poitrine.

Je m'esclaffe:

_ C'est bien l'Amérique ça!

elle continue.

_ Ce n'est pas ce que tu crois, Hooters est une chaîne de restauration comme une autre et il ne s'y passe rien d'inconvenant, mis à part de temps en temps des concours de Tee-shirts mouillés!

Puis elle ajoute avec une pointe d'ironie:

_ Tu pourras essayer, il y a un Hooters à Las Cruces!

_ Je n'y manquerai pas !

_ Pour en revenir à la fin du monde, enfin, de notre monde, crois moi, elle est inéluctable.

_ Pourtant ces conférences qui se tiennent régulièrement...

Martha s'esclaffe.

_ Tu as vu en sortir quelque chose de concret? Moi pas, et nos chers dirigeants peuvent se réunir autant qu'ils veulent, il ne se passera jamais rien, parce qu'ils sont là pour appliquer ce que les financiers leur dictent! Et donc nous courrons allègrement à notre perte, fier de nous et en klaxonnant.

Un grand silence suit cette dernière réflexion d'un pessimisme conférant au désespoir. Martha a réussi définitivement à me déprimer. Je fixe la route qui file entre deux haies de pacaniers, muré dans le silence. Dans ma tête tournent en boucles tous ces sujets que Martha a abordé depuis notre rencontre. Des sujets d'un pessimisme noir, mais qui est donc cette grande fille blonde toute en jambe et en barboteuse?

J'entends sa voix, elle me parvient à travers un filtre qui la rend plus métallique.

_ En arrivant à Las Cruces, tu tourneras au premier feu à droite et jusqu'au feu suivant. La, tu verras sur ta gauche des hôtels parmi lesquels un Best Western. Tu prendras une chambre dans cet hôtel.

Je voudrais ouvrir la bouche, objecter que j'ai quand même le choix d'aller ailleurs. Je voudrais tourner mon regard vers elle, lui faire comprendre que je tiens à mon libre arbitre, mais mon regard reste rivé à cette route droite entre deux haies de hauts arbres. Elle poursuit:

_ Pour dîner tu peux aller à Mesilla, ce n'est pas bien loin de ton hôtel, tu verras, la bas il y a un restaurant appelé «La Posta» c'est un ancien relais de poste et on y mange très bien.

Sa voix est méconnaissable, une voix métallique, totalement artificielle.

Que m'arrive t-il? Je me débats intérieurement pour essayer de reprendre la possession de mes sens et de ma liberté de mouvement. Le paysage défile comme en un rêve.

_ Demain tu iras faire un tour du côté des «White Sands»

Mon corps crie de toutes ses forces: «J'irai où je voudrai!» mais mon regard reste obstinément rivé sur la route.

Je sens mes doigts se crispier sur le volant, je serre aussi fort que je peux la matière caoutchouteuse avant de prendre conscience soudain que je peux remuer les doigts. Ma tête se tourne lentement vers le siège passager.

VIDE!

J'écrase la pédale de frein, ma tête part en avant dans le volant, bing, dans les dents. Ma lèvre saigne alors que je crie «MARTHA!»

Je sors comme un fou de la voiture, «Martha... Martha!» je hurle sur le bord de cette route perdue de campagne.

_ Martha! Martha!

Seul le silence répond à mes appels, je n'entends que le bruit de la brise dans les feuilles des pacaniers. Désespéré, je jette des regards

circulaires, scrutant la route, les champs, mais je dois me rendre à l'évidence, je suis seul au bord de ce chemin. Mon souffle est court, dans ma poitrine, mon cœur bat et sonne comme une enclume de forgeron, le sang pulse à mes tempes. J'ai le tournis, mes jambes se dérober, je parviens in extremis à me tenir à la voiture et je reste la hébété.

Mon souffle est profond, peu à peu je parviens à maîtriser mes émotions, «respire, respire!» Je souffle lentement, je reprends de l'air profondément, je l'expulse à nouveau, le manège dans ma tête semble vouloir ralentir. Je m'accroche au hayon de la voiture, m'y appuie, le regard fou, scrutant encore les alentours à la recherche de Martha. Je ne comprends pas, deux minutes avant elle était assise près de moi dans la voiture, elle parlait, être de chair et de sang, elle me faisait part de son pessimisme pour la Terre, et avec quelle noirceur!

_ Martha, où es tu?

Je ne reconnais pas ma voix lorsque ces mots franchissent mes lèvres, elle est hachée, tremblante, geignarde, quelque chose qui ne me ressemble pas. Mais ma solitude est telle en ce moment précis: loin de chez moi, de mes bases, en cette terre inconnue où des sortilèges de toutes sortes semblent m'assaillir.

Pourquoi moi? Moi qui ne suis rien qu'un petit prof. de campagne. J'ai rien demandé, jamais fantasmé sur ces choses qui semblent me poursuivre tout à coup d'une assiduité qui me terrifie.

Mon cœur s'apaise, mon souffle reprend un rythme plus conforme et mes jambes sont plus disposées à porter ma carcasse. Cependant, je reste appuyé à ma voiture le regard perdu dans les champs qui m'entourent aux sillons tracés par des paysans maniaques de la ligne droite. Je n'éprouve plus le besoin de poursuivre ce voyage tout à coup. Trop d'émotions, trop d'inconnus éprouvent mes nerfs. Je me demande si j'aurais encore le courage de m'asseoir derrière le volant et de me mouvoir pour aller quelque part. Il n'y a personne, je suis la depuis déjà un certain temps, je dirais une demie heure, et personne, pas une voiture, rien. Il n'y a que moi dans ce monde la, quel monde? Celui que j'ai connu jusqu'à hier? Ou bien celui, cauchemardesque, dans lequel j'évolue dorénavant? Car je suis bien dans un cauchemar, le bleu de ce ciel la haut est artificiel, cette douce

chaleur qui m'enveloppe n'est pas croyable quand je la compare à la froidure humide de la Normandie. Et d'ailleurs je ne suis pas du tout habillé pour affronter ce climat-ci. J'ai bien tombé la veste mais bon, à quoi rime ce pull hors de propos alors que je ne rencontre, quand je les vois, que des gens en Tee shirt?

Je transpire sous le soleil déclinant quand je vois venir sur la route un de ces pick-up antiques des années cinquante. La camionnette approche puis ralentit avant de s'arrêter à deux mètres de moi. Un type en descend, un vieux gars sec et tanné par le soleil du Nouveau Mexique. Le Stetson en cuir sur sa tête a du lui être remis à sa naissance car il est aussi cabossé que le propriétaire. Ses jambes sont arquées comme une caricature de cow-boy et lui donne une démarche exagérément chaloupée de l'effet le plus comique, si j'avais envie de rire.

_ Hola amigo!

Comme je relève le nez il s'aperçoit qu'il a affaire à un gringo et rectifie le tir.

_ Ça va mon gars?

Je secoue la tête en essayant de faire bonne figure. Le nouveau venu me regarde mieux, ses petits yeux noirs et brillants semblent interroger tout mon être, et mon être à cet instant est si troublé qu'il ne sait comment cacher son désarroi.

Il répète d'une voix plus inquiète «Ça va?»

Je fais un gros effort pour relever la tête et trouver la force de lui répondre «Oui ça va» et j'accompagne ma réponse d'un pauvre sourire.

Il n'est pas dupe le vieux cow-boy qui croise les bras et secoue négativement la tête.

_ Non, non je vois bien que ça ne va pas, dis moi ce qu'il t'arrive: tu es malade? Tu as un problème de mécanique?

Je prends sur moi pour lui sourire plus franchement et lui dire que je me suis arrêté la pour prendre l'air.

_ Vraiment? Besoin de rien?

_ Non, non ça va!

Il grogne un «ok» et me souhaitant une bonne continuation, il s'en retourne au pick-up. Le véhicule redémarre, quand il arrive à ma hauteur je lui fais un signe amical avant que le bruit du moteur s'amenuise dans la campagne et s'évanouisse.

J'ai besoin de solitude pour faire le point. Je repère un petit chemin et décide de m'y aventurer pour marcher un peu. Je stoppe le moteur de la voiture qui tournait toujours, je verrouille les portes et je pars à travers champs, histoire de m'aérer et réfléchir à la conduite à tenir. Il me faut garder mon sang froid, ne pas paniquer et céder à une quelconque paranoïa, tout cela trouvera une explication tôt ou tard, je vais me réveiller dans mon lit, à Domfront, dans ma chambre qui ouvre sur les toits d'ardoises luisantes de pluie. Plus tard je passerai un coup de fil à Clarisse, lui dire que tout ça n'a pas eu lieu, que c'était une vaste blague et que finalement...

Relève la tête Evariste! Tu es là au milieu d'un champs de piments, écrasé du soleil déclinant de cette fin d'après midi. Je découvre tout à coup que j'ai la gorge sèche, que je boirais bien une bonne bière, voir deux, voir plus. Je fais demi tour, je reviens à la voiture qui m'attend sagement au bord de la route. Je me glisse au volant et met le contact. Le ronron sourd du diesel me sécurise, tant qu'il tournera, il me semble que rien de fâcheux ne pourra m'arriver.

Le soir descend doucement lorsque j'aborde les faubourgs de Las Cruces. Ici non plus il n'y a guère de hauts immeubles, la ville s'étend dans la vallée du Rio Grande jusqu'aux contreforts d'Organ Mountain. A ses portes on voit encore fleurir des champs de maraîchage. Voici le premier feu qui est au rouge. Je m'y arrête sous l'œil toujours curieux des locaux. Il passe au vert, automatiquement je mets ma flèche à droite et je tourne dans une autre avenue que je suis jusqu'au feu suivant. J'ai pris soin de me porter sur la file de gauche. Je m'arrête au feu et attends le signal pour tourner à gauche au coin de la station service. J'embraie et je me trouve face au Best Western, je m'engage dans le parking et je me gare.

Pourquoi ai-je l'impression de connaître cet endroit?

Je mets pied à terre, à l'ouest le ciel est embrasé d'or dans un coucher de

soleil fantastique. En tournant mon regard vers l'est je découvre au loin les montagnes qui bleussent et se parent de violet dans leurs recoins les plus sombres.

Je me dirige vers la réception où, sans surprise je peux retenir une chambre. Après en avoir pris possession, j'éprouve le besoin de sortir m'acheter le minimum de survie, à savoir de quoi faire une toilette convenable et aussi me trouver quelques vêtements plus adaptés au lieu. Il y a un Walmart, à cent mètres et je m'y rends sans aucune hésitation. Je sais qu'il est là, c'est tout! Je connais l'agencement des rayons où je me rends sans hésitation. Mes courses sont vite achevées; de quoi me raser, quelques Tee-shirts et sous vêtements de rechange. Et puisqu'on est aux USA, je n'ai aucun mal à trouver un téléphone portable avec une carte pré payée. On ne sait jamais, je pourrais avoir besoin de joindre Lonnie, et éventuellement Clarisse si des fois elle daignait m'écouter.

De retour à la chambre je me glisse sous le jet tiède de la douche, une longue et bénéfique douche. Je ferme les yeux alors que l'eau s'abat sur moi, je fais le vide dans ma tête, ne plus penser qu'à l'eau qui ruisselle sur mon corps, une eau qui me caresse, qui m'apaise et me délivre momentanément des fardeaux qui m'obsèdent.

Quand je me décide à arrêter le jet, je constate que la nuit est venue, ma fenêtre est obscure, juste traversée des lumières de la ville. On distingue à peine les sommets qui hérissent l'est, au loin. Penché au balcon je goûte la fraîcheur apaisante du soir.

Ma seconde nuit dans l'ouest! Devant moi il y a une longue soirée de solitude qui m'attend. Je regrette l'absence de Martha, pourquoi m'a-t-elle fait ça? Elle m'a dit être étudiante dans cette ville, s'y trouve t elle actuellement? Absurde, c'est absurde, un être de chair et de sang ne disparaît pas comme elle l'a fait.

Alors quoi?

J'ai la tête pleine de points d'interrogations, je ferme les yeux pour effacer tout ce décor qui devrait me ravir et qui ne fait que m'effrayer. Quand je rouvre les yeux, je vois un type sur le parking de l'hôtel d'à côté, il est en train de s'occuper de son cheval qu'il a descendu d'un van. Il lui passe une brosse sur le dos, il a donné à boire à l'animal qui se laisse faire

en buvant l'eau dans un seau.

Je me demande si je vais aller à Mesilla, c'est juste à coté, je le sais aussi, mais je n'ai pas envie de conduire. De l'autre coté de l'avenue il y a un Mac Do et un AppleBee's. Je m'en contenterai pour ce soir, je suis trop fatigué, cette Martha m'a épuisée, vidée de ma substance. J'ai vaguement mal au crane et marcher un peu me fera le plus grand bien.

La nuit est tiède, il fait bon marcher. Le trajet est court mais finalement il m'aura quand même fait du bien. Dans le resto il y a des familles attablées, c'est courant dans ce pays, on vient en famille prendre son dîner. Une serveuse s'avance, me demande si je suis seul et me guide vers une place en me laissant le menu qu'elle tenait dans ses bras. Je choisis un peu n'importe quoi et je mange en regardant vivre les américains autour de moi. Pas mal de personnes fortes, hommes et femmes de façon indéterminée, bienvenue chez les gros.

Je suis vraiment épuisé et je ne m'attarde pas chez AppleBee's. Je reviens à ma chambre et je m'écroule sur le lit avant de m'endormir d'un sommeil plombé.

Troisième jour:

J'ouvre les yeux, un jour tout neuf perce l'opacité des rideaux de la chambre. Un rayon de soleil me frappe l'œil finissant de me réveiller. Je m'assieds sur le lit et je regarde mon environnement en me frottant les yeux. Des chambres tout autour de moi, me parviennent des bruits de douches qui coulent généreusement. Ma montre m'indique qu'il est sept heures du matin, j'ai du dormir entre dix et onze heures d'affilée. Je ne dirais pas que ça va mieux, mais je me sens plus léger ce matin, j'ai refait mon plein d'énergie pour affronter ce nouveau jour.

Après la douche et un rasage en règle je décide de partir à la recherche d'un petit déjeuner. Dans la salle de restauration il y a peu de monde, je me laisse choir sur un siège histoire d'observer un peu comment ça se passe. Un serveur vient rapidement me proposer du café, pour le reste tout le monde se débrouille avec le buffet. Je vais donc y quérir de quoi apaiser ma faim matinale. J'observe le monde qui va et qui vient, des

familles, juste deux ou trois, des hommes d'affaires aussi, un groupe de cow-boys et puis un autre groupe que je n'identifie pas à priori mais il doit y avoir des européens à leur allure générale.

Je ne m'attarde pas dans la salle, j'ai envie de voir autre chose, prendre la route en me demandant ce qu'aujourd'hui me réserve. Je rassemble mon maigre bagage et je paie ma chambre.

Je m'assieds derrière le volant de ma voiture mais je ne tourne pas la clé de contact. Devant moi des voitures passent dans la rue, il y a peu de piétons. Un peu plus loin sur le parking, une famille s'apprête pour le départ, le père remplit le coffre sous l'œil vigilant de la mère et de la fille d'une quinzaine d'années, mais comment donner un âge à une adolescente?

Encore une fois, je m'interroge sur cet environnement, est il réel ou bien est-ce un songe, un décor? Car enfin, du brouillard en forêt d'Andaines au plateau de San Augustin il ne s'est passé, si j'en crois ma montre, pas plus de deux heures en tenant compte d'un éventuel décalage horaire. Même en prenant le Concorde s'il avait encore été en service, je n'aurais pas pu parcourir la distance en si peu de temps. Alors que reste-t-il comme solution, un changement d'espace-temps? Evariste, petit prof de math à Domfront a changé d'espace-temps pour arriver ici, à Las Cruces en ce matin radieux de fin d'hiver. Je serre très fort mon volant, il est bien réel, fait de matière solide et si je me pince le dos de la main, nul doute que je me ferais mal. Imaginons que je me paie de culot et que j'aie prendre le bras de ce père de famille qui case les valises dans son coffre de voiture, s'il ne me prend pas pour un fou ou pour obsédé, je verrais bien qu'il est fait de chair et de sang.

Ici tout semble aller comme partout ailleurs, la vie va son cours, c'est l'heure du bureau et chacun semble s'y rendre. Que dois je penser de mon état de conscience? Je ne rêve pas non, je dirais même que mon acuité sensorielle me paraît plus affûtée, je remarque des détails qui dans ma vie «d'avant» n'auraient jamais retenu mon attention, serais je sensible à une forme de danger? Je regarde les gens qui m'entourent avec plus d'attention. Le couple avec leur fille ont fini de charger leur voiture, le moteur tourne et le père manœuvre au volant pour sortir du parking. Je

les suis des yeux jusqu'au moment où ils bifurquent au carrefour pour reprendre l'avenue. Mon sentiment de solitude revient en force, suis-je encore dans le monde tel que je l'ai toujours perçu, ou bien ai-je basculé dans autre chose, et si oui, comment définir ce nouveau monde, cette nouvelle perception? Dois je changer de comportement? Il est trop tôt pour réfléchir à cela, de toute façon, si je reviens sur mes terres, il est évident que ma vie sera différente, que je ne percevrai plus ni les choses ni les gens de la même façon.

Il commence à faire chaud, l'air vibre, sous les rayons du soleil, j'observe ces vibrations en me demandant si ce monde n'est pas fait de longueurs d'ondes. La vie telle que nous la percevons ne serait elle pas une oscillation, qui engendrerait la matière dont nous sommes faits et tout notre environnement, et jusqu'à l'immatériel, je veux dire nos pensées, notre conscience? Ce pourrait être une solution, une explication à mon voyage inattendu. En traversant cette brume, n'aurais je pas, par la même occasion changé de longueur d'onde?

Mais alors qui présiderait à ces changements, les extraterrestres comme on les appelle? Finalement, ils ne viendraient pas de bien loin si c'était le cas, ils seraient nos voisins et nous pourrions être presque sur la même longueur d'onde si je puis dire!

Tu délirés Evariste, tourne cette clé de contact et arrache toi de ce lieu.

Je sors du parking, parcours les cent mètres qui me sépare du carrefour et je tourne à droite, reprenant le boulevard en sens inverse d'hier soir. Un premier feu, puis un second avant de franchir la voie de chemin de fer. Au loin on entend hululer un train qui s'approche, mais cela ne semble troubler personne. Au feu d'après, je tourne à gauche sur Main street. Encore une fois, je n'ai aucune hésitation sur la route à prendre, et je suis le flux continu et tranquille des voitures. Je me suis mis tout naturellement sur la route des White Sands comme Martha me l'avait suggéré hier. N'était ce qu'une suggestion ou autre chose? De quels pouvoirs cette Martha était donc pourvue?

En sortant de Las Cruces après un long virage à droite, Main street devient la US Highway 70, une quatre voix tout droite qui longe des quartiers surgis du sable ici et là et dont le niveau de vie des habitants

transparaît suivant le type de construction. A gauche, les quartiers pauvres faits le plus souvent de mobile-homes, et à droite des quartiers plus cossus, avec des maisons en dur et coquettes. Cette route me paraît interminable tant elle déroule vers les montagnes lointaines son double ruban de bitume; Vingt kilomètres probablement, tout en ligne droite qui mènent au pied de la montagne. J'avale la route au rythme tranquille des voitures qui suivent le même trajet. Au pied de la montagne, la route fait quelques lacets pour se hisser jusqu'au col, une ascension assez rapide qui me fait basculer de l'autre côté de la chaîne de montagne, mais aussitôt franchi le sommet, la police barre le chemin et force les automobilistes à stationner sur une aire de repos. «San Augustin pass» prévient le panneau. Je ne sais pas qui était ce San Augustin, mais constatons qu'il a laissé son empreinte sur le pays!

Je gare la voiture à côté de toutes celles qui sont déjà là. La vue sur la plaine est à couper le souffle: je domine une étendue plate entre deux chaînes de montagnes, un espace encore une fois tout parsemé d'arbustes et visiblement aride voir désertique. Au pied du col j'aperçois des immeubles qui semblent former des casernements et de part en part dans ce quasi désert des constructions disséminées dans le paysage, aussi loin que porte le regard.

Au bout du parking trône une fusée pointée vers le ciel, il me semble que ce soit un de ces missiles des années soixante que j'ai aperçu dans des revues scientifiques dans mon enfance. Je m'approche du bord du parking, côté plaine, des gens sont agglutinés contre la rambarde et prennent des photos pour faire passer le temps. Je ne sais pas pourquoi la police nous a parké ici, mais il est visible que personne ne passe. Tous les véhicules s'arrêtent y compris les énormes camions qui ont leur parking dédié. Il ne reste donc plus qu'à admirer le paysage sous le soleil qui commence à taper sérieusement.

Un van arrive, un de ces gros vans noirs américains plus corbillard que voiture de tourisme. Les deux passagers sur les sièges à l'avant descendent et font coulisser la porte latérale, je vois apparaître un fauteuil roulant. Les deux types aux lunettes noires et costume manœuvrent une plate forme où le fauteuil s'avance et puis la plate forme dépose le fauteuil à terre. Sur le fauteuil je distingue un vieil homme, lui

aussi porte des lunettes noires. Il est tiré à quatre épingles dans son blazer sombre et son pantalon gris au pli impeccable. Sa chemise est d'un blanc immaculé et sa cravate noire complète le tableau. Ah! J'oubliais, un béret tiré un peu sur le coté, à la française.

«L'aura pas froid pépère!» me dis je en le voyant poussé par ses accompagnateurs vers l'endroit où je me trouve. En effet ils viennent se positionner près de moi. Les deux types sont impénétrables derrière leur lunettes fumées, eux aussi sont tirés à quatre épingles. Drôle d'attelage me dis-je en les voyant positionner le fauteuil face à la plaine que je contemple.

_ Ahhh! Encore un tir de missile.

C'est le vieux qui s'exprime, je tourne la tête vers lui d'un air interrogatif. Il me sourit derrière ses lunettes noires.

_ Je ne rate jamais un tir de missile! Cela me rappelle ma jeunesse.

C'est quoi cet accent? Bien qu'il s'exprime en anglais, je perçois derrière son parlé une pointe d'accent étranger.

_ Vous avez donc lancé des missiles dans votre jeunesse?

_ Ahhh! Bien plus que vous pourriez l'imaginer jeune homme! J'ai commencé en Allemagne pendant la guerre, des V1 et puis V2. J'étais ingénieur chez Messerschmitt, en charge des lancements.

Ok je viens de comprendre, j'ai affaire à un allemand.

_ Et puis à la fin de la guerre, les américains ont raflé tous les ingénieurs, tous les techniciens et le matériel pour l'installer ici.

Le vieux me montre la plaine en bas d'un mouvement de menton.

_ Nous étions des centaines à travailler ici, nous avons laissé notre empreinte, regardez en bas, le bâtiment le plus éloigné, le voyez vous? Hé bien regardez bien devant.

Je plisse les yeux pour voir le fameux bâtiment dont le vieux me parle.

_ Vous voyez?

Comme je fais la moue, il me donne la solution.

_ Regardez bien en face du bâtiment, il y a une aire d'atterrissage pour

hélicoptère, vous la voyez maintenant?

_ Oui je la vois.

_ Hé bien?

_ Heu...

_ Que voyez vous sur l'aire d'atterrissage?

Je plisse les yeux plus encore pour arriver à distinguer une figure que je n'identifie pas tout de suite. Et puis la solution me saute aux yeux, mais bien sur, c'est une croix de fer, le centre de l'aire est décoré d'une croix de fer.

Je hoche la tête, le vieux rigole.

_ Vous voyez, nous les avons presque converti nos amis américains, et si vous avez de bons yeux vous pouvez voir plus loin une V2 sur son pas de tir.

Mais j'ai beau plisser le regard, je ne vois rien, décidément nous sommes trop loin, il faudrait des jumelles.

_ Vous avez supporté le climat? Dis je distraitement.

_ Pas de problème, la plupart d'entre nous habitons dans les Sacramento Mountains en face. En altitude la chaleur est bien plus supportable que sur la base. C'est la Bavière la bas en face!

_ C'est donc une base en bas?

Le vieux me regarde d'un air interrogateur.

_ Vous êtes français?

Comme j'acquiesce, il ricane.

_ Bien sur, vous ne pouvez pas savoir, vous êtes ici dans le berceau de l'aéronautique américaine, et bien plus encore, c'est ici qu'explosa la toute première bombe atomique.

_ Oui, je crois qu'on me l'a déjà dit.

_ Rassurez vous le tir a eu lieu à Trinity Point c'est à plus de cent kilomètres vers le nord, et depuis le temps, croyez moi, il n'y a plus de risque ici.

En me montrant la plaine en dessous de nous, il poursuit:

_ C'est dans ce coin que Robert Goddard procéda à ses premiers essais de fusées avant la guerre. Je veux dire, au Nouveau Mexique mais c'était plutôt du côté de Roswell où il avait ses ateliers. Alors, tout naturellement, les militaires ont investi cette plaine pour en faire leur centre d'essai après la guerre. Il ont exproprié un peu brutalement les pauvres gens qui faisaient paître leurs animaux dans ce quasi désert pour en faire leur aire de jeu.

_ Mais je ne vois rien, aucun pas de tirs rien du tout!

_ Ici on ne tire que des missiles, de petites fusées qui font juste des sauts de puce avant de retomber sur terre, pas besoin de pas de tirs comme à Cap Kennedy. On y fait des tirs d'essais de nouveaux missiles mais aussi quelques fusées portant des charges scientifiques. Pas étonnant que vous ne voyez rien, les infrastructures nécessaires sont des plus réduites. Regardez l'immensité de la plaine, les pas de tirs sont disséminés un peu partout.

Il regarde sa montre:

_ Dix heures, le tir ne devrait pas tarder s'ils sont à l'heure car une fusée est rarement à l'heure! Ah,ah,ah! Nous en avons vu des choses en ce lieu, toutes sortes de choses, des plus imprévisibles aux plus incroyables comme les soucoupes volantes en Quarante sept par exemple.

Le vieux se tait, et comme je reste aussi sans voix, un peu sur mes gardes, il poursuit:

_ Beaucoup des personnels ayant travaillé à la base de White Sands à cette époque, ont vu quelque chose de bizarre dans le ciel. Il y en eut beaucoup sur tout le territoire du Nouveau Mexique à l'époque, sans compter les rumeurs qui courent sur ce qui pourrait se passer en sous sol.

Il marque un temps.

_ Heu...oui des bases secrètes, des lieux qui n'ont aucune existence légale et que vous ne verrez jamais sur aucune carte et encore moins sur des sites comme Google Earth.

_ Vous voulez dire des endroits qui ont été effacés des cartes?

_ Oui voila, ce genre de chose... Oh! Regardez, ça y est le tir a eu lieu.

Le vieux tend son doigt dans une direction où je porte immédiatement mon regard. Un trait blanc et oblique monte à l'asseur du ciel azur, la progression est rapide, on n'entend aucun bruit, on ne voit qu'à peine ce qui provoque cette traînée blanche, un petit objet noir qui crache son panache en escaladant l'espace. Plus il monte et plus la traînée se fait ténue pour devenir quasi invisible quand le bolide atteint le zénith où le trait blanc se confond avec le fond pale du ciel.

Tout cela n'a duré que quelques secondes, moins d'une minute dans la rumeur joyeuse de la petite foule qui nous entoure en commentant l'événement. Le missile ayant disparu dans le ciel, tout le monde revient vers sa voiture car la route est à nouveau ouverte. Les deux types qui accompagnent le vieux lui font faire un demi tour, il me fait un signe amical de la main.

_ Bon voyage mon jeune ami, j'espère que vous garderez un bon souvenir du Nouveau Mexique.

J'ai à peine le temps de le saluer que déjà le fauteuil roulant s'éloigne. Je le vois remonter dans le van, la porte se referme et les deux accompagnants remontent sur les sièges à l'avant du véhicule qui ne tarde pas à redémarrer.

Le parking se vide rapidement, les camions font vrombir leurs moteurs et s'ébranlent, non sans me faire penser à «Duel» le film de Steven Spielberg. Je n'ai aucune raison de me précipiter, et puis le paysage est si beau que je veux encore m'en repaître tout seul.

La traînée du missile s'est dissipée dans l'air, on ne la distingue plus guère. La paix est revenue sur la plaine aride qui s'étale en dessous de moi. La seule activité détectable se passe autour du casernement, véritable petite ville au pied de la montagne.

En face c'est donc les Sacramento Mountains, je déploie la carte de Lonnie pour me situer un peu dans cet univers où tout parait démesuré. J'essaie d'appréhender la largeur de la plaine qui s'étale sous moi. Soixante quinze kilomètres de large, je n'en reviens pas. C'est immense, si immense que je sens revenir au grand galop mon sentiment de solitude, un

drôle de vague à l'âme, pas comme la solitude que je pouvais éprouver après le départ de Clarisse, non, quelques chose de plus profond, de déroutant, quelque chose qui me fait encore une fois douter de la réalité de ce paysage. Et tient, puisque je parle de Clarisse, pourquoi pas lui passer un coup de fil? Je fouille le sac plastique de Walmart pour en extraire le téléphone acheté hier. C'est quoi déjà l'indicatif de la France? Trente trois, je crois, je vais essayer ça.

Coup de bol! C'est bon du premier coup, j'ai une bouffée de bonheur quand une voix endormie me répond.

_ Allo?

_ Clarisse? C'est moi!

_ Qui moi?

_ Heu... Evariste!

_ Mais d'où m'appelles tu?

_ Je te l'ai dit hier, je suis au Nouveau Mexique!

_ Evariste il faut que tu reviennes à Domfront rapidement, ça fait un mois et demi que tout le monde te cherche!

_ Co...comment ça un mois et demi?

_ Depuis la fin Février oui!

_ Mais je ...Nous sommes début Mars la!

_ Tu as perdu la boule ou quoi? Le mois d'Avril est bientôt fini!

_ Qu'est-ce que tu racontes Clarisse?

_ Il est grand temps que tu arrêtes tes bêtises mon garçon, ici tout le monde te cherche, y compris les gendarmes. Au collège tes collègues ne savent plus sur quel pied danser, il a bien fallu qu'ils rendent compte de ta disparition à l'académie. Et je te raconte même pas l'inquiétude de ta mère. Tu serais un gamin de deux ans il n'y aurait beaucoup moins de problème: un coup «d'alerte enlèvement» et tu serais déjà de retour depuis longtemps, mais la, personne ne peut rien, ou si peu! Et ce n'est pas la carte postale que j'ai reçu il y a une semaine qui va arranger les choses.

Je reste sans voix, que répondre, juste répéter ce que je viens de dire.

_ Clarisse, je te jure que je te dis la vérité, je suis aux USA, ne me demande pas comment, je serais bien incapable de te le dire, mais c'est la réalité, enfin, ma réalité, et ça fait deux jours que je suis arrivé, pas plus!

_ Mais enfin, tu as perdu la raison Evariste! Nous sommes le vingt Avril, pas le deux Mars!

_ Clarisse, je te supplie de me croire! Je suis actuellement aux USA, au col de San Augustin exactement, et j'ai devant les yeux la plaine de White Sands que je m'apprête à traverser. Quand à la carte postale, je l'ai postée hier, il est absolument impossible que tu l'aies reçue il y a une semaine!

Le silence qui suit me fait douter de la qualité de la ligne.

_ Allo Clarisse?

_ Je suis la, je t'écoute.

_ Tu me crois?

L'angoisse est perceptible dans ma question. Clarisse s'en rend compte je pense.

_ Il faut me croire Clarisse! Je n'ai pas voulu ça, je te le jure.

_ Tu rentres quand?

La question à cent balles!

Je ne peux pas esquiver une plainte dans mon soupir.

_ Je ne peux pas répondre à cette question!

_ Evariste, à quoi tu joues la?

_ Je ne joue pas Clarisse, malheureusement. Je voudrais être près de toi en ce moment et je ne peux rien te dire quand à l'avenir. Ceux qui me tiennent....

_ Comment ça ceux qui te tiennent?

_ Heu... Oublie, sache que je fais tout pour revenir au plus vite, mais il faut que j'attende un passeport.

_ Combien de temps cela prendra-t-il?

_ Une semaine m'a-t-on dit.

En même temps que je prononce cette phrase, je repense au début de notre conversation: ça veut dire quoi une semaine? Une semaine pour moi, ou une semaine en France? A l'autre bout du fil, Clarisse semble se poser la même question.

Elle élude.

_ Et je dis quoi au collègue?

_ Dis leur que... heu... que je suis indisponible pour l'instant.

_ Et ils vont tranquillement attendre ton retour?

_ Je ne sais pas quoi te dire Clarisse, tout ceci est indépendant de ma volonté. Avant-hier j'étais à Domfront et aujourd'hui je suis en plein Nouveau Mexique. C'est tout ce que je sais. Je rencontre de drôles de gens, je suis très mal à l'aise et j'ai très envie de te revoir.

Clarisse reste muette, je pense qu'elle a perçu mon ton désespéré.

_ Je t'en prie chérie, tu es la seule personne avec qui je puisse communiquer, je te demande de me croire. Dis leur à tous que ... que je reviendrai, je reviendrai bientôt!

_ Je leur dirai!

Sa voix me parvient comme un doux murmure, quelque chose de rassurant et qui insuffle en moi un regain de courage.

_ Je t'aime Clarisse, je reviens bientôt!

_ Je t'attends!

Et nous avons raccroché.

Le parking est maintenant pratiquement vide quand je me dirige vers ma voiture pour reprendre ma route. De ce côté-ci du col, on dévale la pente sur une route rectiligne avant d'attaquer une autre immense ligne droite qui fend le désert en deux. J'en ai pour plus de soixante kilomètres ainsi, et si j'en juge par les nombreuses traces de freinages sur la route, plus d'un conducteur s'est laissé aller à la somnolence.

J'appuie machinalement sur la touche de l'auto radio.

«What have they done to my song Ma, What have they done to my song?»

La voix de la chanteuse de blues sort, poignante des hauts parleurs.

«Qu'ont-ils fait d'mon espace-temps Ma, qu'ont-ils fait d'mon espace-temps?»

Je frissonne malgré la chaleur, je regarde à gauche, à droite, devant, derrière, pour mieux m'assurer de la réalité de la nature qui m'entoure. Clarisse m'a bien dit qu'ils étaient le vingt Avril, mais au fait quel jour sommes nous, ici, aujourd'hui? Parce qu'en fin de compte je n'ai aucune certitude non plus, je n'ai vu la date nulle part. Il se pourrait tout aussi bien que ce soit le vingt Avril ici aussi, auquel cas, j'aurais un vide de près de deux mois, mais au fond ce serait plus vivable que de penser qu'actuellement, je suis planté au deux Mars alors que Clarisse caracole au vingt avril! Je trouve extrêmement perturbant de vivre simultanément dans deux espaces temps, et de pouvoir communiquer de l'un à l'autre à l'aide d'un simple téléphone!

Si j'en reviens à ma théorie des ondes cela voudrait dire que non seulement Clarisse et moi ne sommes pas sur la même longueur d'onde mais qu'en plus il n'y a pas de concordance possible: elle est en avance de phase sur moi. Ce n'est qu'une image ondulatoire mais j'en ai besoin pour structurer ce que je ressens, et donner corps à une certaine réalité.

Est-ce rassurant? En tout cas je me raccroche à mon image en espérant que je pourrai un jour revenir dans le train d'ondes qui me sert de quotidien.

La route fuit vers l'horizon, désespérément droite. Les virages de chez nous racontent des histoires, des luttes, et même l'Histoire avec un grand H. Ici c'est l'uniformité, la route ne raconte rien qu'un trait qui fut tiré un jour entre un point A et un point B, une espèce de nécessité qui ne dit rien d'autre que le mouvement.

Un panneau: «White Sands National Monument». Nous y voici, donc, mais le soleil au zénith ne me dit rien qui vaille, je n'ai guère envie d'arpenter des dunes sous ce cagnard. Alamogordo est signalé à environ trente kilomètres. J'ai plus envie d'un coin ombragé et d'une boisson glacée à cette heure. Si le cœur m'en dit, je reviendrai en fin de soirée à la fraîche.

A l'entrée d'Alamogordo je passe devant la base aérienne d'Holloman. A partir de la, le désert perd peu à peu de sa sauvage solitude, remplacé par

toutes sortes de baraquements hétéroclites entre revendeurs de voitures d'occasion et estaminets où l'on trouve certainement des boissons fraîches. Je laisse la voiture sur le parking de l'un d'entre eux et j'entre dans un endroit sombre, meublé de grosses tables de bois vernies. Ce qui me frappe de prime abord, c'est le sol de bois recouvert de coques de cacahuètes. Je n'ai sans doute pas choisis le restaurant le plus chic d'Alamogordo me dis je en pataugeant dans les gangues qui craquent sous mes pieds. Je m'assoie à une table un peu à l'écart d'où je peux avoir une vue d'ensemble sur le lieu. Au fond de la pièce se trouve un billard autour duquel, quatre types s'activent bruyamment en se balançant des vanes.

Une serveuse arrive et pose d'emblée sur la table un seau rempli à raz bord de cacahuètes. Je comprends mieux la présence des coques qui jonchent le sol quand elle se met à faire place nette d'un grand revers de manche et qu'elle balance par terre les restes de cacahuètes qui encombraient la table. Je la regarde faire d'un air un brin ahuri mais sans qu'elle ne s'en offusque. Elle prend ensuite ma commande et s'en retourne à la cuisine.

Au fond de la salle autour du billard, le ton monte, visiblement les vanes des uns ne plaisent pas aux autres et des queues de billards sont brandies en l'air, menaçantes. Une gifle est déjà partie et le niveau sonore augmente furieusement. C'est alors que je vois jaillir de derrière son comptoir, un grand type d'au moins un mètre quatre vingt dix armé d'une batte de base-ball. Sa voix de stentor sied bien à sa carrure, elle retentit et aussitôt ça baisse d'un ton autour du billard. En quelques phrases bien senties, le géant fait comprendre à l'aréopage que s'ils ont des différents, ils sont priés d'aller les régler ailleurs. Personne ne moufte plus et tranquillement, le type réintègre sa place derrière le comptoir.

La serveuse revient, elle dépose ma commande et tourne les talons sans rien dire. C'est au moment où je saisis mon verre de bière fraîche que j'entends un ricanement en provenance de la table d'à coté.

_ Quand les types de cent vingt kilo s'expriment, les types de soixante kilo les écoute.

Ma bouche reste ouverte, le bord du verre posé sur ma lèvre. Je tourne lentement la tête vers la voix qui vient de parler. Je ne distingue que la

silhouette d'un homme coiffé d'une casquette de base-ball. Je plisse les yeux pour mieux juger de son profil: un homme d'un certain âge, le visage buriné par le soleil du Nouveau Mexique et fin de corps, la face émaciée. Je repose mon verre.

_ Vous connaissez Michel Audiard?

_ Nan, qui sait?

_ Le type qui a dit ça: Quand les hommes de cent vingt kilo etc...

_ Erreur mon ami, celui qui a dit ça c'est SAN AUGUSTIN.

Il est sans doute écrit quelque part dans le marbre que Saint augustin me poursuivra jusqu'en enfer, et la chaleur ambiante est sans doute le prémisses de cet enfer là. Mais au fond, peut être suis-je mort et que je suis déjà en enfer?! Petite question subsidiaire: m'aurait on laissé partir en enfer avec ma BX et la possibilité de téléphoner à clarisse?

_ Vous êtes bien sûr de vos sources? Je demande au type.

_ Ouais, je suis sûr, il a même dit «Les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît.»

D'un coup de menton il me désigne les quatre autour du billard.

_ On peut aussi dire ça de ces quatre là! Mais que voulez vous mon jeune ami, c'est la nature humaine.

Son regard se perd dans l'ombre du bistrot mais sans doute est il loin d'ici.

_ Mangez et buvez pendant que c'est froid!

Je sursaute, ramené sur terre par cette apostrophe et je m'empresse de faire un sort à la bière et la salade que j'ai commandés. Comme la serveuse repasse par nos tables, je demande à mon voisin s'il veut une autre bière qu'il accepte en inclinant la tête avec déférence.

_ Charles Moody, me dit il en me tendant la main.

Je m'empresse de la lui serrer en déclinant à mon tour mon identité.

_ Je vois que vous êtes étranger, ne faites pas trop attention à ces idiots du coté du billard, le ciel leur a donné la liberté, et comme toute chose, la liberté se paye, comme aurait dit San augustin.

_ Vous avez lu tout San augustin?

Il sourit,

_ Non, mais suffisamment pour briller en société.

_ Et pourquoi le choix de San augustin?

Il hausse les épaules:

_ C'est une longue histoire. En fait j'ai été amené à lire beaucoup de choses, des ouvrages divers et variés sur des sujets... ou plutôt sur un sujet qui me tient à cœur.

_ Puis je savoir lequel?

_ Le problème des Ovnis.

Mon trouble est sans doute bien visible malgré la pénombre car Charles Moody reprend:

_ Ma vie a pris un tour différent au mois d'Août soixante quinze.

_ Vous...Vous avez fait une rencontre?

_ Ouais, on peut dire ça comme ça! J'étais militaire à Holloman à cette époque. J'étais sergent. Un soir j'ai voulu me rendre à White Sands pour voir une pluie de météorites. C'est un phénomène courant dans le coin, il y a pas mal de chasseurs de météorites qui sillonnent la pampa. J'étais là dans le noir quand j'ai vu l'engin descendre vers moi. J'ai paniqué mais je ne pouvais pas bouger, j'ai vu des formes humaines à travers les hublots éclairés. Et puis deux types sont descendus pour venir me chercher, je me suis débattu, j'ai voulu me défendre et puis... Et puis plus rien, quand je me suis réveillé j'ai vite remis le contact pour filer de ce coin, toujours aussi effrayé, croyez moi!

Quand je suis rentré chez moi, il était trois heures du matin, autant dire qu'il y avait un trou de deux heures dans mon emploi du temps. Ce n'est que deux semaines plus tard que je me suis souvenu du vaisseau où j'étais retenu, l'odeur agréable que j'avais senti dans le cockpit, le voyage au dessus de la Terre à plus de quatre cents miles et le débriefing du chef d'expédition pour me dire que je retrouverai la mémoire deux semaines plus tard.

_ Quel jour est on?

Charles Moody me jette un regard en coin avant de répondre.

_ nous sommes le deux Mars.

Un frisson d'angoisse me court le long de l'échine, ainsi donc moi aussi je vis dans une sorte de décalage, et quel décalage, je n'en vois pas l'issue!

_ Pourquoi cette question?

_ Hé bien, depuis trois jours je vis moi aussi d'étranges phénomènes, je roulais tranquillement sur une route près de chez moi, quand je suis entré dans un brouillard dense et ...me voila au Nouveau Mexique!

Charles Moody semble réfléchir à la question.

_ Vous savez, reprend t-il, nous sommes nombreux à avoir vécu des phénomènes qui nous dépassent, j'ai lu toutes sortes de livres sur le sujet, ne croyez pas qu'ils furent écrit par des farfelus, non, mais des intellectuels, des professeurs de faculté qui se sont penché sur le problème.

_ Avec quelles conclusions? Je demande, plein d'espoir.

_ Aucune me répond lapidairement Moody. Ou plutôt chacun a son idée sur la question, malheureusement, tout ces beaux messieurs n'arrivent pas à accorder leurs violons.

_ Vous croyez que j'ai une chance de revoir un jour mon pays?

_ Sans aucun doute, pourquoi s'encombrent-ils de vous?

Charles se met à rire en voyant ma tête.

_ Le problème, c'est qu'on ne sait jamais quand il sont susceptibles de vous relâcher. Si j'avais un conseil pour vous, prenez votre mal en patience, au fond, l'endroit n'est pas si mal, non?

Il embrasse le lieu d'un geste circulaire du bras en éclatant de rire.

La serveuse revient armée d'un balais d'un seau et d'une pelle et se met en devoir de nettoyer le sol encombré de tout ces restes de cacahuètes, je la regarde faire et tout à coup je repense à Martha. Quelle étrange rencontre, quelle drôle de fille. Mais celle-ci ne lui ressemble pas du tout, ce n'est pas une étudiante travaillant pour arrondir ses fins de mois, non,

c'est la fille du coin au regard triste et résignée dans sa tâche quotidienne, répétitive et éreintante. Elle me touche, je jette un regard sur ma note et je décide de lui laisser un super « tip ».

_ Nous vivons ici dans un lieu bien particulier.

_ Je commence à en avoir conscience, oui!

_ Le Nouveau Mexique a été exploré en tout sens par les soucoupes volantes depuis la fin de la dernière guerre mondiale, le saviez vous?

_ J'en ai un peu entendu parler, oui. Vous connaissez Lonnie Zamora?

_ Si je le connais! Ce vieux Lonnie, vous l'avez rencontré?

_ C'est lui qui m'a «recueilli» en quelque sorte.

Je lui fait rapidement un résumé des chapitres précédents.

_ Ouais! Tout ça à cause de la bombe.

_ La bombe atomique vous voulez dire?

_ Exactement! Trinity Point, vous connaissez? C'est au nord de la plaine de White Sands, c'est là qu'elle a pété pour la première fois en Juillet quarante cinq.

_ On me l'a dit, mais quel rapport avec les Ovnis?

_ Hé bien jeune homme, il semble que nous ayons surpris nos frères de l'espace en faisant péter cette bombe. Visiblement ils ne s'y attendaient pas, ce qui, entre nous est assez farce, pour des êtres réputés omniscients et qui semblent tout savoir de nous jusqu'aux choses les plus intimes.

_ Vous croyez vraiment à cette version?

_ Si j'y crois? Bien évidemment, ils se sont mis à quadriller le Nouveau Mexique, survolant nos laboratoires les plus secrets et pour finir par nous envoyer le plus clair et le plus définitif des avertissements!

_ Lequel?

_ Roswell! Roswell est un avertissement solennel aux autorités de ce pays pour lui dire de mettre fin à sa folie atomique. Pourquoi croyez vous que le black-out soit tombé si brutalement sur toutes ces histoires de soucoupes volantes en l'espace de quelques heures? Roswell est

l'événement le plus fantastique que les USA aient eu à affronter depuis que cet état existe.

Vous savez, j'ai moi-même été militaire, ici, à Holloman, et je peux vous dire que ma mésaventure a bien été prise au sérieux par ma hiérarchie. J'ai subi nombres d'examens, tant physique que psychiatriques, jusqu'à me dégoûter à tout jamais de ces histoires. C'est bien la preuve que tout cela ne les laisse pas indifférents, non?

_ Pourquoi alors m'en parlez vous?

_ Vous avez quelque chose de différent que n'ont pas les «autres»; vous subissez des contraintes qui sont hors de notre contrôle, votre aventure me rappelle la mienne, et celle de Lonnie, en plus fantastique encore. Vous allez vivre avec quelque chose que personne ne peut comprendre, quelque chose que vous devrez garder pour vous, pour toujours, enfouit au fond de vous-même. Une chose qu'ils ont réussi à rendre honteuse, et si vous en parlez vous passerez pour un fou, un débile, au mieux pour un ivrogne, bref pour un type définitivement dérangé. Vous ne pourrez vous exprimer qu'en présence de gens comme nous, et ils ne se montrent pas, croyez moi.

Charles Moody ponctue ses mots par une grande tape sur mon épaule. Ensuite il rappelle la serveuse pour qu'elle nous apporte de nouvelles bières.

Notre conversation s'est prolongée dans l'après midi dans la pénombre de ce lieu improbable.

_ Ça vous dirait une virée jusqu'à White Sands? Je vous montrerais l'endroit où j'ai fait mes rencontres.

_ Oui bien sur, je suis passé devant ce midi, mais il faisait décidément trop chaud pour m'y arrêter.

_ Vous avez raison, le meilleur moment pour visiter c'est le levé du jour ou bien en soirée.

Charles a trouvé ma voiture fort exotique et nous sommes partis dans la lumière dorée du soir. La chaleur était bien plus supportable.

_ Gare toi la.

Charles me montre un endroit où je stoppe la BX.

_ Tu vois, c'est ici que j'étais garé quand ce truc m'est tombé dessus. Il faisait noir et je regardais le ciel, il y avait des étoiles filantes en tout sens et je me disais que ça ferait une belle récolte pour les chasseurs de météorites.

Et puis j'ai vu descendre l'engin, un truc ovoïde assez énorme avec des hublots tout autour. Je voyais des silhouettes derrière ces hublots. J'ai pris peur, j'ai voulu m'enfuir mais la bagnole a refusé de démarrer. J'étais en panique totale quand j'ai vu arriver deux types, enfin, deux silhouettes. Je me suis débattu quand ils m'ont pris par les bras. Oui mon pote, je me suis battu contre les extra terrestres!

Charles se met à rire, mais je sens qu'il revit son histoire et que son rire est forcé. Il joue les braves mais au fond il a encore peur.

Le soir descend et le lieu est calme, les visiteurs ont déserté l'endroit, seuls, quelques personnes prennent encore des photos des dunes blanches, des rares végétations et des montagnes bleues en arrière plan vers l'ouest tandis que les derniers rayons du soleil éclaboussent de paillettes d'or les Sacramento Mountains à l'est.

Nous sommes sortis de la voiture pour faire un tour sur les passerelles aménagées qui parcourent l'endroit. Le ciel est pur et une lune énorme couleur miel vient compléter cette vision d'un autre monde. Charles est muet auprès de moi, lui aussi est saisi par la puissante beauté et le calme des White Sands.

_ Viens, rentrons. Je ne veux pas rester ici la nuit, tu vois même quarante ans après je me sens mal à l'aise.

Il a dit ça d'une voix nerveuse. Nous faisons demi tour et revenons à la voiture. Au moment de démarrer, Charles me met sa main sur mon bras.

_ Tu ne me croiras sans doute pas, mais c'est la première fois que je reviens ici depuis mon aventure. J'attendais le moment en me demandant s'il viendrait un jour et sous quelle forme. Tu vois, tu m'as donné la force de refaire cette route et de marcher dans le sable. Ce n'est pas rien, Evariste, tu m'as libéré d'un poids et je me sens les épaules plus légères à présent. Ce soir tu es mon invité, tu passeras la nuit sous mon toit.

Charles a mis une chambre à ma disposition. Il vivait seul dans une maison

simple. Quand je me suis étonné de sa solitude il m'a répondu que ça faisait partie de l'aventure, sa femme l'avait quitté ne supportant plus son humeur fantasque et la dépression qui avait suivi sa rencontre. Le ton mélancolique de sa voix en disait long sur son ressenti, pour conclure il a haussé les épaules en me disant «C'est la vie»... en français.

Quatrième jour:

Le jour s'est levé sur le monde et mes tourments. Je rejoins Charles sur la terrasse en bois où il contemple le désert un mug de café à la main. Dans le petit matin l'air est encore frais et agréable. Il me désigne la cuisine d'un geste du bras:

_ Sers toi, prends ce que tu veux l'ami.

Je vais me servir un café avec quelques toasts beurrés avant de le rejoindre.

_ Bien dormi?

_ Trop de questions, trop d'angoisse.

_ Bah, profite, ta mésaventure n'a rien de désagréable.

_ Juste angoissante tu veux dire!

_ Tu n'as pas eu à subir de pseudo examens médicaux, non?

_ Non bien sur.

_ alors considère ça comme un voyage offert par nos amis d'outre lieux.

_ On me l'a déjà dit, oui.

Charles rigole.

_ J'aimerais bien voyager en France moi aussi, de cette façon.

_ Tu serais mon invité, mais en es tu si sur? Vois tu, je ne peux me départir de cette anxiété permanente qui me suit à chaque seconde. Quoi qu'on en pense, il n'est pas normal que je sois là devant le désert à prendre le café avec toi, alors que ma vie est ailleurs, en France, en Normandie, à essayer d'inculquer quelques notions simples de mathématiques à des élèves plus ou moins intéressés.

_ Comment peux tu parler ainsi, qu'en sais tu?

_ Que veux tu dire?

_ C'est le destin, qui en est maître?

De son doigt il me désigne le ciel.

_ Si à l'étage au dessus on a décidé de contrarier tes aspirations, que peux tu faire?

_ Non, ne me dis pas que...qu'après ce que tu as vécu tu crois encore à ces histoires de religion!

_ Certes non, pas dans le sens ou tout le monde l'entend. J'ai eu assez de temps depuis quarante ans pour réfléchir à tout cela.

_ Et alors?

_ Toutes les communautés humaines ont d'une façon ou d'une autre inventé des religions pour exprimer leur conscience, leur spiritualité. Il y a au fond de chaque homme cette certitude qu'il y a un étage au dessus. C'est une constante de l'humanité depuis la nuit des temps, Evariste, l'homme a l'intuition qu'il est une création n'en déplaise à nos savants qui cherchent toujours le chaînon manquant qui nous relierait à nos frères les animaux, sans le trouver bien sur.

_ Et tu en déduis quoi?

_ J'en déduis que ce chaînon n'existe pas.

_ Et donc?

_ La race humaine est bien une création, comme les jeux vidéo sont des créations, la différence étant que nous ne savons pas qui tient le joystick.

_ Tu tombes dans le créationnisme Charles, je sais que c'est à la mode chez vous mais ...

_ Libre à toi de me croire ou non, mais plus j'y pense, plus j'ai la conviction que nous ne sommes pas le fruit d'un hasard, le créationnisme tel que je t'entends, c'est-à-dire débarrassé des bigoterie habituelles peut constitué une solution au problème des Ovnis.

_ Je ne te suis pas la dessus, et je te fiche mon billet qu'un jour on le trouveras ce foutu chaînon.

_ Je le souhaite mon ami, je le souhaite! C'est une découverte qui serait apaisante pour l'humanité, nous aurions enfin un ancêtre commun, une lignée! Par contre rien ne serait résolu pour nos histoires.

_ Aies confiance en la science!

Charles s'esclaffe, il me désigne le désert en face de nous.

_ Regarde, mais regarde donc! Cette terre la en face, elle est farcie de science, il y a plus de laboratoires ici que partout ailleurs. Et qu'a-t-elle pondue cette science la? La bombe la plus meurtrière de tous les temps! Et tu voudrais que j'ai confiance?

Je ne réponds rien.

_ La moindre des découvertes humaines est aussitôt détournée au profit des forces du mal, et ceci depuis toujours. Il y a décidément un truc qui ne tourne pas rond chez nous: on a des savants capables de faire des découvertes à priori merveilleuses et tout de suite après tu as des salauds qui sortent de l'ombre pour s'en emparer et en faire les usages les plus monstrueux. Tu as encore confiance?

_ C'est l'homme qui est ainsi, la science et les scientifiques eux, sont bien loin de ces considérations.

_ C'est bien ce que je dis! Tous irresponsables!

_ J'espère que tu te mets dans le lot?!

_ Je n'échappe pas à ma triste condition. Que ce soit le scientifique ou le commun des mortels, l'homme est, sous sa légère couche de vernis et de culture, le prédateur le plus redoutable qu'il soit. Sais tu ce que disait Geronimo à ce sujet?

Comme je hoche la tête, Charles reprend:

_ «Quand il n'y aura plus rien dans les bois, plus rien dans les airs et plus rien dans les eaux, nous nous rendrons compte que l'argent ne se mange pas!»

Le silence qui suit est celui du désert, nos regards se perdent sur le bush, immense et immobile.

_ Le sort de l'humanité est donc sans issue?

_ J'en ai peur.

_ On m'a dit que nous n'en avons plus que pour deux ou trois cents ans.

_ C'est tout à fait vraisemblable, regarde vivre les hommes.

Je bois une gorgée de café en méditant sur sa dernière réplique. Il est vrai que nous avons vécu dans une espèce d'insouciance jusqu'à une période récente. Quand mes parents me racontent leur jeunesse dans les années soixante et soixante dix, j'envie leur chance d'avoir eu une si grande liberté, les horizons s'ouvraient à eux et ils ont puisé dans cette corne d'abondance où le festin était permanent. Quel contraste avec notre génération restreinte sur tout: le travail rare et mal payé, le logement, cher et rare également, le sida, comme une épée suspendue au dessus de nos têtes. On est loin du slogan «Jouir sans entrave» né des désordres de Mai, la corne d'abondance avait un fond!

_ Tu m'as pourri ma journée, Charles.

_ Rassure toi ce n'est ni plus ni moins comme hier!

_ Moi j'espère autre chose! Je voudrais juste revenir à la maison.

_ «Maison»

Charles prend une voix tremblotante et son doigt pointe au ciel comme E.T. dans le film Rencontre du troisième type.

_ Moi je le comprends ce E.T.

_ Moi aussi rassure toi, il faut que les choses soient en ordre et chacun à sa place, sinon c'est à n'y rien comprendre.

Il y a de l'ironie dans son propos, je fronce les sourcils à la recherche du vrai sens de sa phrase. Mais j'avoue mon impuissance.

_ C'est quoi cette ironie?

_ Je veux juste te faire comprendre que l'ordre que tu vois n'est sans doute pas plus réel qu'un autre ordre. Tu en es la preuve vivante même !

_ Mais...Je me fous de l'ordre de l'univers! Tout cela me dépasse vois tu? Je ne veux plus y penser, je veux juste revenir chez moi, ce qui constitue mon chez moi et rien d'autre.

_ Ta petite vie?

_ Oui! Ma petite vie, je n'ai que celle la, vois tu, et j'y tiens.

_ Moi aussi j'y tenais, et puis regarde où j'en suis, à contempler le désert chaque matin que dieu fait.

_ Mais chez toi!

_ Certes, chez moi avec juste dans le crane des démons qui courent dans tous les sens et dont je n'arrive pas à me débarrasser. Avec une frontière invisible mais réelle qui me sépare de mes contemporains, parce que, je tiens a te le dire, je suis le dingue du coin.

Je pose ma main sur son épaule.

_ Finalement je te comprends Charles, j'ai bien peur qu'à mon retour ce soit le même scénario qui se dessine pour moi.

_ A la bonne heure! Reste l'ami, reste, nous sommes faits de la même chair.

Je regarde Charles d'un œil inquisiteur, que veut il me dire?

Mais il éclate de rire.

_ Non, ce n'est pas ce que tu crois, je ne suis pas homo.! J'ai juste marre de ma solitude, marre de l'insignifiance de ceux qui m'entourent. Tu les as vu hier au pub, c'est tous les jours ainsi, des vies creuses, ces types la n'ont pas de cerveau. Il n'y a guère que quelques femmes capables de réflexion, mais ici c'est le far-west, et il faut donner le change aux machos.

_ C'est donc des gens décérébrés qui bossent dans les labos?

_ C'est un autre sujet, un vaste sujet, tiens, le type que tu as rencontré hier au col de San augustin, cet allemand, hé bien ce pourrait être le prototype du scientifique moderne.

_ Non! Les scientifiques ont une étique, ce ne sont pas des doctrinaires, des gens qui suivent les dictateurs.

_ Même si les dictateurs leur donne l'argent nécessaire à leurs recherches?

_ Je ne le crois pas.

_ Allons, arrêtons cette prise de tête Evariste, j'ai des trucs à te montrer, j'imagine que tu as le temps, veux tu de moi comme guide?

C'est bien volontiers que j'accepte l'offre de Charles, je n'ai pas de but précis pour aujourd'hui, Marta ne m'avait pas briffée au delà de White Sands.

_ Je te propose de monter faire un tour dans les Sacramento Mountains, en altitude la chaleur est plus respirable et puis le point de vue sur la plaine est superbe. Prépare toi, je t'attends.

Après la douche et la toilette vite faite je rejoins Charles qui m'attend toujours au même endroit, assis dans le hamac à regarder le bush. Je m'arrête un instant, avant qu'il ne m'aie vu et je le vois, le regard perdu mais vif, scrutant l'immensité brûlante de la plaine.

_ Tu es prêt?

Je sursaute, il a détecté ma présence, il tourne vers moi un visage souriant et bienveillant.

_ J'ai bien aimé ta voiture hier, ça ne te fait rien qu'on la reprenne?

_ Pas de problème.

Nous traversons Alamogordo vers Tularosa, mais à la sortie de la ville, Charles me fait prendre à droite, la route qui monte vers la montagne.

Tout de suite la pente se fait sentir et on monte franchement sur une route qui commence à tourner sérieusement. Rapidement nous atteignons des forêts de résineux. Des lambeaux de brume comme des écharpes entourent les troncs noirs. C'est une forêt profonde, la couverture est si serrée que rapidement le regard se perd dans le sombre, entre les troncs.

La route continue son ascension, de virage en virage, heureusement elle est large et bien aménagée ce qui permet de doubler les gros porteurs qui montent au pas. Charles me fait remarquer la plaine qui apparaît de temps en temps sur la droite, elle semble s'amenuiser au fur et à mesure de notre ascension, mais le spectacle est prodigieux dans la lumière neuve du matin. Une brume légère flotte et s'accroche au relief, elle monte de la plaine et commence à estomper un peu le paysage de la forêt. Le vent semble pousser toute cette vapeur d'eau contre le flanc de la montagne, au dessus de nous les sommets disparaissent les uns après les autres et bien vite nous nous trouvons dans le gris.

_ Le temps devient brumeux!

_ Ce n'est pas grave, à cette heure-ci le phénomène est courant et puis le soleil dissout tout ça, tu verras plus haut.

Je continue donc à négocier les virages les uns après les autres, de plus en plus serrés sur une route de plus en plus abrupte. Le paysage a perdu de sa chaleur dans la lumière grise et les pins sont une barrière noire pour le regard. Nous entrons dans une vallée plus encaissée, plus brumeuse aussi. Le brouillard semble tomber des flancs de la montagne, elle envahit le chemin qui en devient plus difficile à discerner. J'écarquille les yeux en jetant un regard rapide vers Charles.

_ Tu crois que....

_ Pas de souci mon gars, avance! J'ai fait cette route des dizaines de fois pour venir chasser plus haut.

_ C'est ce que je me disais aussi avant de me retrouver sur le plateau de San Augustin!

_ Arrête de fantasmer et roule.

Mais le «fog» est épais maintenant et je distingue à peine une route qui m'est inconnue.

_ Il vaudrait mieux arrêter Charles, je ne connais pas la route, on risque un accident.

_ Nous ne sommes plus loin du sommet, encore un effort mon garçon!

Je n'y vois goutte, le brouillard nous entoure, j'essaie de distinguer les bandes jaunes qui encadrent notre chemin mais je les distingue à peine...

Il n'y a plus de route, rien que la brume je finis par arrêter la voiture avant qu'elle ne verse dans le ravin. Je jette encore un regard inquiet à Charles.

_ Faut reconnaître, c'est une vraie purée de pois.

La voix de Charles, sans être réellement inquiète transpire la perplexité. Il n'y a âme qui vive autour, plus de bruits de moteurs plus d'eau coulant dans les torrents, plus d'oiseaux à s'appeler d'arbre en arbre, le coton est absolu!

La peur me reprend à la gorge mais aussitôt l'espoir pointe, serai-je en train de revenir au bercail? Si oui, quel soulagement. Je regarde le coton épais autour de la voiture, je regarde Charles qui ne dit plus rien mais qui semble revivre des choses qui le rendent nerveux, je le vois crispé sur le siège passager, son visage laisse voir une certaine horreur. Je voudrais le rassurer, lui dire que... Que je reviens chez moi et qu'il n'a rien à craindre, mais suis-je sûr de revenir chez moi?

Ce sont les bruits des oiseaux qui reviennent d'abord, pas les mêmes que précédemment, mais des trilles qui me sont plus familières, on dirait des alouettes planant au-dessus des champs.

Le brouillard se fait plus lumineux, tout aussi dense mais plus lumineux. Pas pour longtemps, il semble qu'un vent léger s'empare de la masse nuageuse pour la faire virevolter, la dissiper peu à peu. Je perçois vaguement des choses, des bouts de paysages, et ce n'est pas la montagne!

La vapeur se fait plus légère, je vois nettement que nous sommes en bord de mer, en haut d'une falaise. La cote est découpée, très rocheuse toute en criques et en pointes. La falaise noire me paraît haute, au moins cent cinquante mètres, des champs viennent jusqu'au bord et au-delà des champs sur les zones vraiment non cultivables, une bruyère mauve tapisse les crêtes et les valons, mêlée aux ajoncs jaune d'or, à la lande aussi.

Le ciel est bleu, le soleil miroite sur une mer calme qui fait entendre son ressac comme une respiration. Une journée lumineuse, vraiment. Le soleil joue à nous renvoyer des éclats qui ricochent sur les vaguelettes. J'ose bouger un peu, encore effaré de ce changement soudain d'environnement, en me penchant j'aperçois des barques en bas qui se balancent paresseusement. Il n'y a personne à gauche comme à droite, nous sommes garés sur un parking, face à la mer. Il semblerait que c'est un golfe assez profond si j'en juge par la terre que l'on voit de l'autre côté de la mer et des collines tout au fond.

_ Game over!

Je tourne la tête vers Charles, il est toujours là sur le siège passager, il scrute le paysage autant que je peux le faire.

_ Où sommes nous Charles?

_ Je pense que c'est à toi de me le dire!

Je me précipite vers la boîte à gants où se trouve un GPS qui, jusque là, ne m'était d'aucune utilité. Je le branche fébrilement et attend que la triangulation satellitaire me donne notre position. «Pointe de Brézélec, cap Sizun»

_ Nous sommes en France, Charles! En Bretagne!

_ Yes! Moi qui voulait ce matin...

_ Ton vœux est exhaussé camarade!

_ O my God! Oh my God!

Il tourne la tête de droite à gauche, les yeux exorbités, il découvre chaque détail de la nature, la mer, le ciel, les vagues, la côte sauvage et la bruyère mauve qui court partout, disputant à la lande le moindre espace.

_ La France!

_ Hé oui, mon ami bienvenu chez moi, je t'invite.

Je descends de la voiture afin de remplir mes poumons de l'air tiède et iodé si particulier au lieu. Un calme absolu règne ici. Si j'en juge par la position du soleil encore bas sur l'horizon, il doit être très tôt le matin. On n'entend que le murmure des vagues qui caressent les rochers.

Pourtant, un bruit de moteur se fait entendre, une voiture se pointe à l'entrée du parking et se gare un peu plus loin. Un type descend du tas de ferraille, difficile de donner un autre nom à sa vieille 504 rouillée de partout. Je m'avance vers lui, il me salue avant même que je n'aie pu dire un mot. Un personnage chaleureux, typique de la Bretagne: une clope au coin des lèvres, une casquette noire, une vareuse souillée d'écailles de poissons et de bien d'autres choses, un pantalon à l'unisson, des bottes de caoutchouc et une barbe de trois jours. Il me considère avec intérêt, et après l'avoir salué à mon tour j'entame:

_ On est bien en Bretagne ici?!

Le type ouvre ses grands yeux sombres dont il me fixe.

_ Et ou veux tu qu'on soit?

_ Bin... En fait je ne suis pas d'ici.

Le gars me regarde avec suspicion.

_ Pour arriver ici, tu as du prendre des routes non?

_ Heu... c'est vrai mais il faisait nuit.

C'est tout ce que j'ai trouvé. Le type bouge un peu la casquette pour se gratter le crane, il se demande visiblement s'il n'est pas tombé sur un échappé de l'hôpital psychiatrique. Mais mon désarroi est si perceptible qu'il a pitié de moi.

_ Qu'est-ce qui va pas mon gars?

_ Rien, rien, je voulais juste savoir... Au fait quel jour est on?

_ Le douze Mai je crois, tu sais, depuis que j'ai quitté la Royale je ne regarde plus trop le calendrier. Je m'intéresse plus à l'heure des marées, et la, il va falloir que j'y aille.

Je laisse partir le marin qui vide la vieille Peugeot de son matériel de pêche avant de descendre le long de la falaise par un sentier escarpé plus fait pour les chamois, s'il y en eut en Bretagne, que pour un marin breton.

Je reviens vers Charles, il est sorti de la voiture et il semble sous le charme du paysage, les bras croisés appuyé au capot de l'auto.

_ Fantastique!

_ Oui, c'est le mot!

Je le rejoins dans la contemplation des lieux. C'est quasi magique, j'ai l'impression de faire partie d'une carte postale tant le paysage est beau à trois cent soixante degrés.

Il tourne la tête vers moi:

_ Le voyage est fini l'ami!

_ Mais pas pour toi.

Il réfléchit un instant.

_ Je l'ai appelé de mes vœux non? Je l'ai obtenu, de quoi devrais je me plaindre? Allons remontons dans ton bolide.

Tout sourire il remonte dans la voiture, après un dernier regard aux lieux,

je le rejoins.

_ C'est loin d'ici?

_ Ma maison? Assez oui, ils n'ont qu'un sens approximatif de la géographie nos amis!

_ Tant mieux, on va visiter la France, j'adore.

Je remets le contact et nous voilà partis sur des routes bien différentes des longues lignes droites du Nouveau Mexique. Charles est émerveillé, il pose mille questions, ses yeux emmagasinent des souvenirs pour ces vieux jours. Derrière le volant je pense à des choses plus terre à terre: Joindre Clarisse au plus vite, faire le chemin qui me sépare de Domfront et entamer des démarches pour Charles, celle que Zamora avait faites pour moi à Socorro. Mais Charles n'a cure de tout cela, il est enthousiaste, bavard, curieux de tout. Un bien agréable compagnon de voyage.

Finalement j'ai retrouvé Domfront, Clarisse et toute ma vie abandonnée un jour pluvieux du mois de Février. Il a bien fallu que je m'explique devant les autorités, devant ma hiérarchie tout en essayant de rester aussi discret que possible vis-à-vis de la presse. Charles, l'américain sans bagages ni passeport m'a bien aidé à convaincre les sceptiques, en tout cas à jouer la preuve vivante devant des fonctionnaires soupçonneux. Bien sur il y eut des fuites vers les journaux, j'ai esquivé comme j'ai pu en partant avec Charles faire le tour de la Normandie: le Mont Saint Michel, les plages du débarquement où il fut ému jusqu'aux larmes. Le militaire qui était encore en lui reprenait vie.

L'été est arrivé, Charles a récupéré un passeport et nous sommes partis avec Clarisse visiter le sud de la France. Le soleil de la Provence, la cote, les plages mais aussi l'arrière pays.

C'est en montant le col de Vence que nous avons perdu Charles. Arrivé au sommet j'ai garé la voiture pour savourer l'étrange atmosphère de l'endroit, aride et parsemé de champs de pierrailles assez peu hospitaliers. Mais le panorama y était magnifique puisque l'on découvrait la cote de Vintimille à l'Estérel. Charles est parti explorer plus loin le champs de pierres et je l'ai perdu de vue. Quand j'ai voulu le retrouver

pour pousser plus loin notre balade, j'ai eu beau appeler, Charles est demeuré introuvable. Le lieu mystérieux avait repris mon ami, nous avons cherché jusqu'à la nuit, parcourant les sentiers, interrogeant le monde que nous croisions, mais personne ne l'avait vu.

Quand nous sommes rentrés, une carte postale expédiée d'Alamogordo nous attendait avec le reste du courrier.